MONTREAL, OCTOBRE 1954

le FILM

DIX CENTS

NOTRE ROMAN :

MONIQUE, FEMME D'AFFAIRES

par ANNIE-PIERRE HOT

HOLLYWOOD VU DE PRES

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Radio — Télévision — Les dernières nouvelles du cinéma américain et français

Une récente photo de la jeune actrice anglaise, JEAN SIMMONS, que nous avons vue dans *The Actress*, aux côtés de Teresa Wright et de Spencer Tracy, et dans *The Robe*, avec Richard Burton et Victor Mature.

le FILM

MONTREAL,
OCTOBRE 1954
36e année No 3

10 cents

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél.: PLateau 9638*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Autorisé comme enval postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

•

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an $1.00
2 ans $1.50

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

Pierre Balmain est aujourd'hui aussi célèbre à Londres que Christian Dior, grâce au théâtre. Il a habillé Katharine Hepburn dans *« Le Millionnaire »*, Margaret Leighton dans *« Apple Cart »* et avait fait tous les costumes de *« Le Petite Hutte »*, version anglaise. Toutes les pièces qu'il a « habillées » ont eu tant de succès qu'il est devenu un fétiche : son nom paraît en gros caractères à l'affiche du *« Criterion Theatre »* • • • On a tourné le film *Saadia* à Marrakech, au Maroc, avec Mel Ferrer, Cornel Wilde et Rita Gam comme interprètes. Les décors sont magnifiques, mais le réalisateur a constaté que la coutume musulmane de réciter des prières du haut des mosquées, plusieurs fois par jour, augmentait beaucoup les dépenses en le forçant trop souvent à interrompre le travail d'enregistrement • • • *« Quai des Blondes »* est le premier grand film français en couleurs. Les *« blondes »* en question, ce sont les cigarettes, qui font l'objet d'une contrebande active. L'un des personnages du film, Lucky, a eu son équivalent dans la réalité, en la personne d'un Sicilien qui quitta les Etats-Unis pour retourner en Sicile. Les extérieurs tournés en couleurs naturelles *Gevacolor* font du *« Quai des Blondes »*, dont les dialogues sont de Michel Audiard, un cadre prestigieux. Les interprètes sont Barbara Laage, Michel Auclair, Madeleine Lebeau et Dario Moreno • • • Michael Wedman n'a que cinq ans et trouve qu'il est amusant de jouer dans le film *« The High and the Mighty »*. Il gagne $150 par semaine, ce qui ne le touche pas du tout, mais il n'aime pas à se faire commander par son père, qui est le réalisateur du film. Michael trouve qu'obéir à son père ressemble trop à la vie de tous les jours • • • *« Three Coins in the Fountain »*, une adaptation du roman de John Secondari, est l'histoire de trois jeunes Américaines en vacances à Rome : Dorothy McGuire, Jean Peters et Maggie McNamara. Les héros masculins sont Clifton Webb, Louis Jourdan et Rossano Brazzi. L'intérêt se concentre sur la fontaine de Trèves ; d'après la légende, celui qui jette une pièce de monnaie dans ses eaux miroitantes en exprimant le désir de revenir à Rome, verra son souhait exaucé • • • *« Gigi »* vient d'être créée au théâtre des Arts par Evelyne Ker qui a remporté un très grand succès. La *« Gigi »* américaine était Audrey Hepburn que Colette avait découverte à Monte-Carlo dans un film de Ventura. C'est une pièce qui est favorable à ses interprètes car Audrey est aujourd'hui une vedette et vient de créer à New-York, *l'Ondine* de Jean Giraudoux • • • Les étoiles les plus célèbres de la petite ville de Thousand Oaks sont Emma et Babe, deux éléphants qui ont maintes fois sauvé Tarzan. Satan, un tigre plein de talent, se voit remplacé peu à peu par Bongo, car il perd graduellement la vue • • • La duchesse Mélanie Chevenhueller est morte à l'âge de 94 ans, dans son château de Hochosterwitz. C'est ce même château aux nombreuses tours qui a inspiré à Walt Disney le décor de son film *Snowhite and the Seven Dwarfs* • • • Marie-Louise Darrieux, la mère de Danièle, fait de la peinture et vient d'exposer une trentaine de toiles à la galerie Ror Volmar. Son seul maître : un cours de dessin par correspondance • • • Emile Zola revient à la mode. Tandis qu'en France, les frères Hakim songent à tourner une nouvelle version de *La Bête humaine*, Fritz Lang termine à Hollywood *Human Desire*, qui est la version américaine de cette oeuvre, avec Gloria Grahame, Glenn Ford et Broderick Crawford. Daniel Tinayre, de son côté, va commencer une *Bête humaine* au pays des Gauchos, avec Myrta Legrand • • • Dick Powell est le directeur et le réalisateur d'un extravagant film en Technicolor basé sur la vie de Genghis Khan et qui aura pour titre *The Conqueror*. Les interprètes seront John Wayne et Susan Hayward, et le nombre de figurants dans les scènes de batailles et de guerres célèbres s'élèvent à 5,000 • • • Dawn Adams a épousé le prince Vittorio Massimo, descendant du proconsul Quintus Fabius Maximus. Il est gentleman-farmer et ils habiteront l'Italie. Dawn continuera sa carrière cinématographique dans les studios romains.

GENE TIERNEY personnifie la belle princesse Baketamon dans *The Egyptian*.

OPINIONS D'ARTISTES

par Louise Gilbert-Sauvage

A Hollywood, il arrive souvent que l'on rencontre, sans s'y être engagé sur rendez-vous spécial, des vedettes de cinéma. Les occasions se présentent où les bribes de conversation valent parfois mieux qu'une véritable entrevue. Au cours de ces brefs entretiens jaillissent souvent des opinions assez originales pour qu'un journaliste désire les offrir aux lecteurs.

En voici quelques échantillons :

John Wayne... dont les derniers films sont «Jet Pilot» et «The Conqueror», trouve tout à fait normal qu'une actrice, ayant connu maints succès à la scène et à l'écran, songe à se retirer de ces deux médiums, lorsqu'elle décide de se marier. Le but du mariage étant normalement la fondation d'un foyer, l'organisation d'un home, il est certain que ce louable rêve ne peut mieux se réaliser que lorsque la femme s'y donne entièrement. Le mariage en lui-même étant déjà un état exigeant une attention que trop de couples négligent. Elle sera quitte, au bout de quelques années, pour retourner vers la carrière qui lui a valu ses premiers lauriers, si elle en éprouve le désir.

Ann Miller... qui, en dansant, a gagné le coeur des auditoires, croit que le don de la parole est une arme à deux tranchants. Il est des mots qui vous entrent dans l'âme comme le baume d'un sourire bienveillant ou sympathique ; il en est d'autres qui sont simplement cruels. Une des expressions que je trouve ridicule, et qui a une sorte de rudesse, c'est celle de «*l'âge mûr*... Un jour une actrice de mes amies fut présentée à un auditoire par une bonne dame dont l'intention était sans doute excellente, par ces mots : «Miss X, (elle ne comptait que trente-cinq ans) ayant maintenant atteint l'âge mûr, vous racontera ses expériences, en fait de théâtre». Mon amie me dit qu'à partir de ce moment, elle se sentit vieillir prématurément d'au moins quinze ans. Et pourquoi ne pas dire en face de personnes âgées : lorsque «l'on est moins jeune», au lieu de : «lorsqu'on a votre âge, ou lorsqu'on est vieux»... De nos jours il me semble convenu que l'on «retient» la jeunesse plus longtemps qu'autrefois. Il est des personnes qui s'ingénient à semer de l'optimisme sous leurs pas, tandis que d'autres ne se servent jamais d'un vocabulaire bienveillant.

Virginia Mayo exprime l'opinion que les rôles les plus faciles à rendre sont peut-être ceux répondant le mieux à l'état d'âme de celui ou de celle qui en devient l'interprète. Ce qui se ressent bien, surtout ce qui s'apparente au genre de vie déjà vécue, s'énonce beaucoup plus clairement que ce qui vous est parfaitement étranger. J'ai connu un acteur qui, du jour au lendemain devint un succès, après qu'on lui eut confié un rôle d'amoureux éconduit, d'autant plus facile pour lui à interpréter, qu'il venait de se trouver dans une situation identique, et dont il avait souffert énormément.

Esther Williams... superbe dans «Jupiter's Darling» est d'opinion que c'est par la retraite, la solitude que se forment le caractère et le génie. Le tintamarre n'a jamais inspiré les grandes oeuvres. Il me semble bon pour l'esprit, autant que pour le corps de se retirer de temps en temps à l'écart du

[*Lire la suite page* 34]

La populaire danseuse ANN MILLER estime que le don de la parole est une arme à deux tranchants...

Ci-dessus, EDMUND PURDOM, le prince charmant de l'opérette filmée, *The Student Prince*. — Ci-dessous, VIRGINIA MAYO dont le plus récent film est *South Sea Woman*.

Ci-dessus, la célèbre nageuse, ESTHER WILLIAMS, est la vedette d'un nouveau film : *Jupiter's Darling*. — Ci-dessous, JOHN WAYNE qui vient de tourner *Jet Pilot* et *The Conqueror*.

TILDA THAMAR et GEORGES ROLLIN dans *la Femme à l'Orchidée*.

LEOPOLD MASSIERA vous présente :

TILDA THAMAR, la bombe atomique argentine

Un beau matin de Printemps, en 1948, une bombe a explosé en France.

Heureusement, il ne s'agissait pas d'une expérience nouvelle et dangereuse, mais de l'arrivée d'une très charmante jeune femme surnommée ainsi à cause de son dynamisme et de sa beauté : la star argentine, « Tilda Thamar ».

« Moi, j'apporte l'amour de chez nous
« Et l'amour de chez nous, il est fou.

Ces vers sont ceux qu'elle chantait dans son premier film français : « L'Ange Rouge ».

Et bien, effectivement, Tilda Thamar a apporté quelque chose de nouveau au cinéma européen, en plus de sa piquante et sculpturale beauté : un piment exotique inédit.

Tilda Thamar est née le 7 décembre 1921, à Urdinarrain, en Argentine.

Elle se nommait, alors, Matilde Sofia Abrecht.

Elle fit des études classiques et apprit le piano et le chant.

Tout enfant, elle était déjà très douée pour les Arts.

Aussi, jeune fille, elle choisit une carrière qui répondait à ses goûts et entra, comme professeur de dessin et de peinture à l'Académie Nationale de Buenos-Aires où elle enseigna de 1939 à 1946.

Attirée par le théâtre, elle suivit des cours d'art dramatique avec deux professeurs de son pays : J. Squinquel et E. Serrano.

Tilda Thamar aime les sports et les pratique presque tous. C'est peut-être cet attrait de l'effort et de la vie libre qui lui a donné cette fière allure de déesse antique.

Elle débuta sur une scène en Argentine, en interprétant une pièce intitulée *« Rosa de Argel »* et une opérette *« Monsieur Nanar »*.

Sa plastique et son talent furent vite remarqués de producteurs de son pays qui l'engagèrent, en 1941, pour tourner deux courts métrages : *« Nahuel »* et *« Tigre »*.

En 1948, elle s'embarqua pour la France où elle allait être consacrée « star internationale » et produire un « boum » sensationnel, bien digne de son surnom.

Sa première prise de contact avec nos studios eut lieu grâce au film *« L'Ange Rouge »* de Jacques Daniel-Norman, avec Paul Meurisse (qu'elle allait retrouver par la suite, dans de nombreux films), Berval, Armontel, Paul Demange et Ketty Kerviel.

Il s'agissait d'un « policier » mêlant avec bonheur l'humour et l'angoisse.

Dès la projection de cette production, le public français ne manqua pas de faire une comparaison très flatteuse pour Tilda Thamar.

C'était la grande époque de Rita Hayworth et la séduction dont fit preuve Tilda Thamar rappela à beaucoup la future princesse Ali Khan.

En 1949, toujours chez nous, elle tourna « Ronde de nuit » de François Campeaux, avec l'amusant Julien Carette, l'excellent Noël Roquevert, le truculent Gabriello, le sympathique Larquey et les comédiennes Marcelle Géniat et Pauline Carton.

Une nuit de Noël, deux agents cyclistes font une ronde.

Cette idée de départ permit la naissance de plusieurs sketches émouvants, comiques ou simplement humains.

Tilda Thamar y interpréta trois rôles et on la vit même en délicieuse brune.

Son élégance raffinée, dans le sketch de la vedette de cinéma allant souper en robe de soirée avec les enfants de

la « zone » a été particulièrement appréciée.

On la vit également dans « Amour et Ciel » de Gilles Grangier, un des meilleurs films de Georges Guétary.

Les autres interprètes étaient Gaby Sylvia, Jacques Catelain et Maurice Escande.

A Madrid, Tilda Thamar résidait dans un luxueux hôtel de l'avenue José Antonio — les Champs-Elysées madrilènes — mais elle ressentit la nostalgie de la France et, plus particulièrement de la luxuriante Côte d'Azur où cette sirène de rêve est vraiment dans son élément.

De retour chez nous, Tilda Thamar fut « Madame Valnis » une élégante et belle étrangère habituée au luxe et à la grande vie, aimée par un douanier au salaire modeste.

Après toutes sortes de tribulations où la mystérieuse étrangère oscilla entre le bien et le mal, le sympathique douanier partit avec celle qu'il aimait vers les enchanteresses îles « où l'on meurt d'amour ».

En 1951, elle interpréta trois films en France.

« *La femme à l'Orchidée* », de Raymond Leboursier, avec Georges Rollin, Lucien Gallas, etc.

Dans cette production policière ayant pour cadre la Côte d'Azur, Tilda Thamar incarna une très séduisante « femme-gangster » partagée entre le souci de sa sécurité et son amour.

« *Massacre en dentelles* », d'André Hunebelle, un autre film policier, avec Raymond Rouleau, Anne Vernon, Bernard Lajarrige, John Kitzmiller, etc...

Style « roman noir », cette production vit le sympathique inspecteur Georges Masse vaincre une bande de gangsters italiens, après de nombreuses et palpitantes péripéties.

Quant à Tilda Thamar, après avoir provoqué les catastrophes et éveillé les désirs des spectateurs, elle eut une fin très tragique.

« Bouquet de joie » continua le Festival « Tilda Thamar ».

Ce film de Maurice Cam contait une fausse aventure de Charles Trenet qui jouait son propre rôle.

De nouveau, Tilda Thamar évolua dans le décor enchanteur de la Côte d'Azur.

Charles Trenet y donna un récital de ses principales chansons et, en contemplant sa partenaire aux langoureux yeux clairs et à la chevelure blond platine, les spectateurs apprécièrent le côté fleur bleue de ses populaires refrains.

Star internationale consacrée, Tilda Thamar partit au début 1952, en Grande-Bretagne, pour les prises de vues de « *Foreign Legion* ».

Aussitôt après, dans les studios britanniques, elle tourna un second film « *The Silent Man* ».

La dernière apparition de Tilda Thamar sur nos écrans est toute récente.

Il s'agit d'un excellent film d'aventures et surtout d'espionnage : « Monsieur Scrupule, gangster », dans lequel reparaît le fameux « Poisson Chinois » du romancier Jean Bommart.

Tilda Thamar est comme il se doit, la belle et envoûtante espionne.

Yves Vincent en sympathique aventurier, Howard Vernon élégant et cynique, René Blancard en « Poisson Chinois », la charmante Dora Doll et Fransined, le frère de Fernandel, lui donnent la réplique.

Tilda Thamar a beaucoup de travail devant elle : contrats avec les télévisions anglaise et française, enregistrement de ses derniers succès, etc.

Actuellement, elle est en Angleterre où elle termine, aux Studios de Brighton, les prises de vues de « *The Master Plan* », une production anglo-américaine avec Wayne Morris et Norman Wooland.

C'est un film d'espionnage, genre dans lequel excelle cette brillante jeune femme.

En effet, Tilda Thamar est l'héroïne-type des productions mystérieuses et modernes.

Sa fascinante beauté se prête à merveille aux intrigues les plus savantes, aux énigmes policières et au style « roman noir ».

Sa personnalité, à nulle autre comparable, a fait d'elle un bien exquis « Monstre sacré » du cinéma international.

TILDA THAMAR et LUCIEN GALLAS dans une scène de *la Femme à l'Orchidée*.

RADIO et TÉLÉVISION

DESSINATEURS ET SORCIERS

Tous ces dessins qui surgissent à l'écran de la télévision, d'où viennent-ils ? Ces titres, qui leur donnent corps ?

Les gens les plus heureux à Radio-Canada, dans un vaste rucher où plusieurs sont les plus heureux qu'ils n'osent l'afficher, sont probablement les dessinateurs qui besognent et fredonnent dans le « département-mystère » au-dessus du Cafétéria de l'Annexe. Ils travaillent dans la joie et la fantaisie. C'est là que voient le jour la plupart des illustrations qui précèdent, accompagnent, suivent ou annoncent les programmes de la télévision. On appelle ça « les titres et graphiques », mais c'est trop peu dire.

Le « département-mystère » existe depuis le stage expérimental de CBFT. Il a débuté avec deux hommes : Robert Sarrazin, maintenant réalisateur, et Hubert Blais. Le service des arts graphiques est dirigé depuis septembre '52 par Jean-C. Dufresne, qui s'y était préparé par cinq années de Beaux-Arts, quatre de décors et deux de dessin publicitaire. Il a comme assistant Robert Sauvé. Les dessinateurs, tous initiés à leur métier, eux aussi, par des années de Beaux-Arts ou des cours solides, sont : Jean-Paul Boileau, Jacques Lamarre, Léonie Gervais, Jacques Patenaude, Pierre Garneau, Norman Kirk ; et les assistants-dessinateurs Hubert Blais et Guy Gosselin. Le personnel se complète d'un opérateur de presse, Claude Sarrazin, et du commis René Derouin.

Problèmes variés.

Les « graphiques » constituent ce que l'on appelle en anglais « the package », c'est-à-dire l'emballage du programme. La fonction première, ce sont les titres (lettrage seul, ou conjugué avec dessins ou photos), mais il y a aussi les illustrations de toutes sortes. Titres ou dessins prennent la forme de diapositives (slides), que l'on présente telles quelles à l'écran, un peu comme dans le procédé des anciennes projections fixes. Ils deviennent ailleurs des illustrations séparées ou disposées ensemble, sur lesquelles la caméra se promène de mille et une façons. On les voit qui agrémentent le cours d'une émission, autant qu'ils la présentent ou la suivent. Ils vont parfois jusqu'à la frontière des décors, comme à l'émission. « Chacun son métier », où ils constituent l'arrière-plan aussi bien que le titre.

L'illustration qui a servi de point de départ peut être de proportions réduites ou devenir quasiment une « fresque », comme celle de Rollande et Robert, sur laquelle la caméra roule de gauche à droite pour laisser voir successivement les titres, les oiseaux et la feuillée, puis le balcon.

JEAN C. DUFRESNE (debout) et ROBERT SAUVE.

Mais le rôle des dessinateurs s'étend jusqu'aux maquettes les plus diverses, imaginées et réalisées sur place. La fantaisie devient ici illimitée. Ils aiment à dire que la « matière » n'a de borne que l'imagination. Du carton et du mica on passe au bois, à la cellulose, au caoutchouc, à n'importe quoi. L'ingéniosité invente et résout sans cesse des problème nouveaux, et la télévision est exigeante parce que les trucs et les surprises ne peuvent y servir deux fois de la même façon. L'œil se fatigue plus vite du déjà-vu, que l'oreille du déjà-entendu. Et, en dehors des titres proprement dits dont la durée est relative, la plupart des dessins ne vivent qu'un jour à l'écran.

Ajoutez à cela qu'il faut toujours obtenir le maximum d'effet visuel avec le minimum de moyens réels, parce que le budget de chaque programme est relativement restreint, quoi qu'on pense.

Une des réalisations hors de l'ordinaire a consisté en maquettes élaborées (un vrai hameau de carton) pour le télé-théâtre : Les Hauts de Hurle-Vent. Mais un chef-d'œuvre d'ingéniosité reste la série d'effets spéciaux préparés pour un ballet ; à l'aide d'une boule de caoutchouc qui évoluait dans une cage de fils d'acier et de « slides » savamment percés de trous qui admettaient la lumière de l'écran, M. Dufresne et ses hommes ont réussi à suggérer à l'écran un rythme nucléaire, un jeu de firmament pour une douzaine de minutes. Cette production mise sur film a attiré l'attention d'un grand musée américain.

La vie en gris.

Nos « graphistes » manient constamment des couleurs, mais c'est presque un danger contre lequel il leur faut se prémunir à force de discipline. Car pour eux la « vie en rose », c'est toujours la vie en gris. Ils travaillent en couleurs, mais ils doivent penser en gris. L'écran actuel de la TV n'admet rien d'autre, pas même le blanc qui éblouit trop, ni le noir qui s'efface dans l'ombre. Lorsqu'ils emploient du rouge, du jaune ou du bleu, ils doivent oublier l'intensité propre de la couleur pour tenir compte de sa valeur relative dans la gamme des gris. C'est du daltonisme savant, voulu et étudié ; et à ce titre tous les dessinateurs de la TV sont des spécialistes. Mais ils gardent au coeur le grand espoir des horizons que leur ouvrira un jour la vidéo en couleurs. En attendant, on ne leur fera jamais croire que le gris ne puisse exprimer toutes les « atmosphères », depuis la joie jusqu'à la douleur et le mystère. Le tout réside dans la *valeur* (belle leçon de morale autant que d'esthétique).

Unique dimension.

Les dessinateurs de la TV, s'ils ne pensent qu'en gris, sont aussi des hommes occupés d'une seule dimension. La diapositive ou le dessin qui servira à l'écran n'a pas deux facettes ; il ne subira aucune variation d'éclairage. On le présente toujours de face, en plan ; et il occupe tout l'écran. De là, aucune marge d'erreur. C'est au dessinateur à prévoir le relief que viendra donner la lumière de l'écran. Il ne dessine pas en fonction du dessin proprement dit, mais en fonction de la projection. C'est toute une technique, tout un art.

A cet égard le service des titres et graphiques travaille en coopération étroite avec le laboratoire de photographie. Du fait que plusieurs des illustrations sont transposées sur pellicules pour devenir des diapositives, la chambre noire joue un rôle stratégique lorsqu'il s'agit de garder à tel dessin son caractère de brume ou de tumulte, ou de respecter la clarté tranchante d'un autre. L'étude des équivalences de gris a déjà préparé le terrain, du reste, car n'importe quel amateur de la caméra sait que tel jaune ou tel rouge font plus noir que certains bleus et verts. Inutile d'ajouter que la collaboration des « titres et graphiques » est constante avec le service distinct et autonome des décors.

Qualités requises.

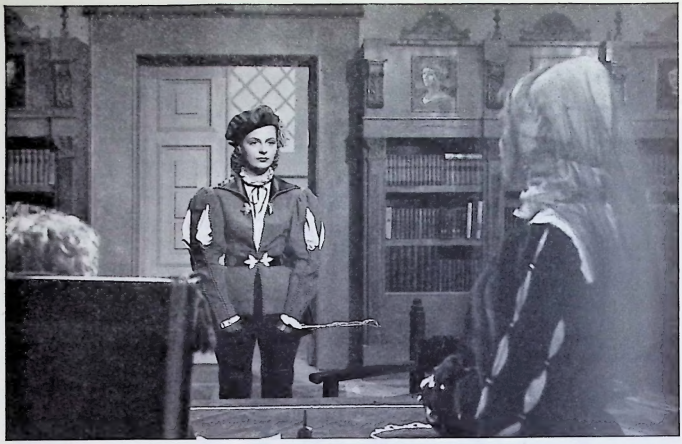
On demande avant tout aux dessinateurs de la TV, outre les qualités techniques, une imagination sans cesse en éveil, de l'ingéniosité, l'esprit d'adaptation, l'organisation du travail en vue de la rapidité, l'amour du métier.

Il leur faut inventer et renouveler constamment leurs idées et projets d'illustrations, leur prêter des qualités de relief et d'atmosphère à l'aide de trouvailles continuelles, les adapter à l'esprit et au sens de chaque programme et les en rendre quasi inséparables. C'est très exigeant dès qu'il faut y arriver par les procédés les plus simples, compte tenu chaque fois du budget.

Le rôle du dessin consiste souvent à alléger la tension du téléspectateur, à le mieux disposer par la fantaisie, à l'aguicher par l'imprévu. Si donc le sens de l'humour s'affiche quelque part à Radio-Canada, c'est surtout chez les dessinateurs. Les émissions d'enfants sont parmi celles qui ont tenu nos dessinateurs le plus occupés. Et tout le monde conviendra qu'ils ont mis autant de verve que de variété à se plier à l'esprit des jeunes, fait à la fois de fantaisie et de simplicité.

On a besoin des dessinateurs pour tout : Programmes, nouvelles, promotions, identification du poste. On leur demande de tout, souvent à réaliser avec des riens. C'est une boutique d'apprentis-sorciers. Il arrive même que l'on ait recours à eux pour sauver une situation à la dernière minute. En vérité, je vous le dis, si vous pouviez observer, une journée durant, ce qui se passe et se trame dans le « département-mystère », vous en concluriez avec moi que les dessinateurs de la TV sont de véritables magiciens.

***Tour de chant* avec MONIQUE LEPAGE (hôtesse), PIERRE BEAUDET (pianiste), ROBERT SARRAZIN (réalisateur), ANDREE GINGRAS (script), LUCIEN GRAVEL (contrebasse) et GILBERT LACOMBE (guitare).**



Ci-dessus, ANDREE DEBAR dans le rôle de Portia. — Ci-dessous, la même avec MICHEL SIMON, le nouveau Shylock du théâtre de Shakespeare.

Le Marchand de Venise

Le sujet :

Pour pouvoir assister au bal au cours duquel la jeune fille qu'il aime doit se fiancer, Bassanio, jeune seigneur de Venise que le jeu a ruiné, demande à son ami, le marchand Antonio, d'emprunter pour lui 3,000 ducats au Juif Shylock. Le marché se conclut pendant le Carnaval dans les conditions d'une farce ; si, dans un délai de quarante jours, Antonio n'a pas remboursé sa dette, Shylock pourra prélever une livre de chair sur la partie du corps d'Antonio qui lui conviendra.

Antonio accepte en riant, car tous ses bateaux vont rentrer au port.

Jessica, qui déteste Shylock, son père, a fui avec Lorenzo, un ami de Bassanio.

Peu de temps après, la peste se déclare aux environs de Venise. Pour éviter que l'épidémie atteigne la ville, Venise interdit l'accès des navires au port. Ainsi expire le délai fixé par Shylock à Antonio. Le fléau écarté, Shylock va pouvoir assouvir sa vengeance contre l'ami de l'homme qui lui a ravi sa fille. Il exige devant le tribunal, l'exécution de son contrat, et choisit une livre de chair à l'endroit du coeur.

Mais le jeune avocat — qui n'est autre que la fiancée de Bassanio travestie — reprend l'affaire en main et accorde « une livre de chair », mais pas une « goutte de sang »...

Shylock doit renoncer, et pour avoir voulu la mort d'un citoyen de Venise, il se verra confisquer tous ses biens...

La réalisation :

Ce n'est pas la première fois que le célèbre drame de Shakespeare est porté à l'écran. Déjà, il y a trente ans, un studio allemand en avait tiré un film qu'interprétaient Werner Krauss et Henry Porten.

Aujourd'hui, c'est Pierre Billon, le réalisateur de *L'Homme au chapeau rond* qui a entrepris de tourner *Le Marchand de Venise*, d'après un scénario de Léopold Marchand, adapté et dialogué par le jeune auteur dramatique Louis Ducreux. C'est donc à des hommes qui connaissent la scène que revint la tâche difficile et délicate d'adapter Shakespeare. Ils n'ont point pour cela « fait du théâtre » au sens péjoratif du terme, et ce nouveau *Marchand de Venise* se signale tout spécialement, au contraire, par la vérité de son action.

Toutes les scènes d'extérieurs ont été tournées à Venise même, dans les vieux quartiers de la ville et du port, sur les petits canaux, les « rios » et les venelles, où la vie depuis quatre siècles n'a pas changé... De nombreuses scènes de nuit furent enregistrées au Rialto et sur les quais.

De grands décors : le tribunal, le palais d'Antonio et celui de Portia, étaient édifiés au studio de Turin où l'on tourna les intérieurs pendant sept semaines...

[*Lire la suite page* 33]

Ci-contre, de haut en bas : LILIANE TELINI interprète le rôle de Jessica, fille de Shylock. Elle est aux genoux de Portia. — Cette dernière saura abandonner ses somptueux atours et se travestir en avocat, pour sauver son fiancé.

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
(Notre correspondante à Hollywood)

Opinion.

William Powell, qui vient d'être choisi pour remplir le rôle du sympathique « Doc », dans « Mister Roberts », est d'avis que les femmes les plus capricieuses sont souvent celles dont l'état de santé se maintient le meilleur. Leurs fréquentes visites chez le dentiste, ou les disciples d'Esculape, afin d'assurer leur robustesse n'est pas loin du grain de sagesse car, passé trente ans il paraît que l'examen périodique médical est un geste prudent et à conseiller.

•

Les animaux ont leur jour...

Le plus important film jamais tourné de la gente animale sera filmé par Warner Brothers et les Productions Allen's Windsor. Cette oeuvre d'envergure internationale sera exécutée dans toutes les parties du monde. Il va sans dire que à peu près tous les animaux du monde entier y feront figure. « Le Monde Animal », tel sera le titre de ce spectacle photographique. Ce sera le fruit du travail de centaines d'artistes-photographes de partout. Irwin Allen, qui gagna « l'Oscar », l'an dernier pour « The Sea Around Us », prépare ce nouveau projet depuis au-delà de sept mois.

•

Ici et là.

Max Steiner sera le compositeur musical de « Rough Company » dont les étoiles seront Barbara Stanwyck, Glenn Ford, Edward G. Robinson. — Une série de films portant sur la profession médicale sera, semble-t-il, présentée aux cinéphiles d'ici un an. On a sans doute remarqué que les producteurs américains adoptent souvent le genre en série, qui, dans un film précédent fut un succès financier. « New Heaven, New Earth » s'ajoute à la série commencée par « Not as a Stranger ». — Sterling Hayden, après un succès marqué dans « Prince Valiant » a vu son étoile briller d'un nouvel éclat. Il est actuellement en grande demande. Ses prochains films : « Operation Air Rescue » et « Walk Tall ».

Il fallait s'y attendre.

Après les découvertes dues aux fouilles archéologiques égyptiennes des dernières années, il fallait s'attendre à ce que les magnats des films américains et autres exploitent un champ aussi fructueux en péripéties. Abbott et Costello seront les interprètes à l'écran des aventures courues par des explorateurs plus ou moins chanceux.

•

Une biographie.

Jerry Wald, de Columbia Pictures, nous dit : « Si nous avons acheté l'autobiographie du condamné à être exécuté à San Quentin, le 30 juillet dernier, Caryl Chessman : « Cell 2455 Death Row », c'est dans le but d'en faire un film documentaire servant d'exemple. L'histoire ne présentera aucune défense en faveur du coupable ; mais elle montrera exactement ce qui arrive aux jeunes qui décident de régler eux-mêmes leurs problèmes, armes à feu en main. Il serait intéressant de connaître la réaction des auditoires sur ce film, et sur d'autres sujets à discussion, et d'adresser ces commentaires à Columbia Studio, Hollywood Calif., ou à quelque autre studio, selon l'origine du film que l'on désire ou qu'il est louable de critiquer. Voilà une des façons faciles de contribuer à la meilleure qualité des films que l'on nous présente.

•

Expérience.

Natalie Wood, la petite actrice que nous avons appris à aimer dans plusieurs films, reviendra pour un rôle dans « The Silver Chalice ». Cette fois, elle sera devenue blonde comme les blés. Elle en saute de joie, car, dit-elle : « Je vais enfin ressembler à Virginia Mayo que j'admire tant ». Cette dernière tient le rôle de la mère de Natalie dans le film.

•

Modèle parfait.

D'après le cameraman Russell Metty, l'acteur au visage parfait par excellence est Rock Hudson. « Nul autre ne peut lui être comparé sur ce point. Il dit que de tous les visages de vedettes, et il en a photographié des centaines, le sien est le seul pouvant l'être de tous les angles. La plupart des acteurs, dit-il, ont un côté du visage plus faible que l'autre, en terme photographique. Mais chez Rock cet inconvénient n'existe pas. Cette photogénie n'a rien à voir avec le terme « belâtre » définissant tout autre caractère que celui de Rock Hudson, s'empresse d'expliquer l'expert.

•

Violon d'Ingres.

Lori Nelson et Janet Leigh discutaient « hobby », (violons d'Ingres). Il est indispensable de sortir de la routine habituelle dit Janet, je le tiens de ma mère qui, après avoir lu la vie de l'impératrice française, Marie-Antoinette, comprenait qu'elle eut comme violon d'Ingres celui de jouer à la laitière, la transportant en pensée dans un lieu tout différent de celui où elle se trouvait habituellement. Lori fait profession des mêmes idées : « Il est des hommes d'affaires qui, harassés des soucis pécuniaires, prolongent leur vie de plusieurs années en quittant la ville, en fin de semaine et se transportant à la campagne où ils goûtent le repos, s'employant à quelques travaux de ferme, à la pêche ou à la chasse. « Avez-vous un violon d'Ingres ? »

•

Affection sans passion...

C'est Kathleen Hughes, une jolie fille en plein épanouissement de son frais printemps, qui vous l'affirme : « Il ne faut pas gâter le bonheur « tranquille » du mariage par trop d'amour... » Et elle ajoute : « Montrez-moi un couple qui s'aime sans passion, et je vous assurerai que le couple a d'excellentes chances d'être longtemps heureux ». « Combien de couples, à Hollywood, par exemple, fait cette experte, qui attend sans se presser la venue du prince charmant, se déclareraient, avant le mariage, follement épris l'un de l'autre, et dont l'union s'est brisée sur des écueils prématurés. On ne peut établir solidement un édifice sur des fondations mal équilibrées. Le bonheur, ce contentement tenant plus de l'âme et de l'esprit que de la passion sans frein et irraisonnée, est une plante que celle-ci ne saurait cultiver longtemps.

Ci-dessus, l'excellente actrice JANE WYMAN que l'on verra dans une nouvelle version de *Magnificent Obsession*. — Ci-dessous, CHARLES VANEL, l'un des acteurs français récemment arrivés à Hollywood, pour tourner la version française de *Catch A Thief*.

Ci-dessus, KATHLEEN HUGHES, une jeune actrice qui a des théories fort raisonnables sur le mariage. — Ci-dessous, le très photogénique ROCK HUDSON est le partenaire de JANE WYMAN dans *Magnificent Obsession*.

Compréhension, voilà un mot qui devrait remplacer le mot *passion* : compréhension de la personnalité de l'autre, de sa vie qu'il ou qu'elle doit continuer de vivre, sans esclavage, comme sans trop d'indépendance. La confiance sans jalousie, la fidélité sans compromission »... Voilà qui s'appelle de l'analyse logique chez une actrice de vingt ans...

•

Nouvelle agréable.

Tous les amis de Jeanette MacDonald et de Nelson Eddy seront agréablement surpris de les retrouver ensemble dans le film-biographie de Sigmund Romberg : « Deep in My Heart » où une partie du film musical « Maytime », un de leurs grands succès, sera employée. Ceux qui auront la bonne fortune de les y voir pourront établir la comparaison entre ce duo magnifique et la voix de ceux qu'ils admirent aujourd'hui. Ces deux-là sont difficiles à surpasser.

•

Couleurs.

Raymond Massey, que nous reverrons dans « East of Eden » où il tient le rôle d'Adam, répondait à une visiteuse lui demandant qui, au cours de sa carrière, des blondes ou des brunettes possédaient le plus fort tempérament d'actrices. « On ne saurait établir de différence définitive ; toutes les femmes peuvent jouer la comédie ou le drame, d'après un don inhérent, me semble-t-il, les actrices le plus près de la perfection sont, je crois, celles qui vivent leur rôle le plus naturellement possible. Brunes ou blondes... la teinte est un accessoire... C'est de leur coeur que les femmes tiennent les gestes faisant d'elles des héroïnes ou des artistes.

•

Etudes inachevées.

Aldo Ray, pendant qu'il tournait "Battle Cry", s'est mis à étudier l'histoire de l'Eglise. Puis, il se familiarisa avec le français et l'allemand. Il me dit qu'il avait interrompu ses études dans ses dernières années de collège, parce qu'il avait l'ambition de devenir agent de police dans sa petite ville de Californie, Crockett.

•

Interdit pendant le tournage.

Jacques Chabassol qui interprète dans *l'Affaire Maurizius* le rôle du jeune fils du Procureur, avide de justice, est un passionné du scooter ; mais il fut victime lorsqu'il tournait un précédent film d'un accident qui retarda les prises de vues. Aussi Julien Duvivier, qui ne laisse rien au hasard, a-t-il fait spécifier dans le contrat de Jacques Chabassol que l'usage de la bicyclette, de la moto et du scooter lui était formellement interdit pendant la durée du tournage de *l'Affaire Maurizius*.

•

Acteurs français à Hollywood.

Huit acteurs français ont été choisis pour des rôles dans « Catch a Thief » dont le filmage en version française vient d'être terminé. Ces acteurs de composition sont : Charles Vanel, Brigitte Auber, Jean Martinelli, René Blanchard, Jean Hebey, Roland Lesafre, Georgette Anys et Dominique Davray. Tous doivent venir pour les scènes à terminer de ce film, à Hollywood, à l'exception peut-être de Lesafre.

•

BARBARA STANWYCK.

Le prochain film de Barbara Stanwyck, « *The Cattle Queen* » sera réalisé par Benedict Bogues en Technicolor et en Superscope, un nouveau procédé. Le directeur espère obtenir des propriétaires la permission d'utiliser le King Beach Ranch, au Texas, pour les scènes extérieures qui exigent un troupeau de 10,000 bêtes.

RAYMOND MASSEY tient le rôle d'Adam dans *East of Eden*, un film basé sur le plus récent roman de John Steinbeck.

LORI NELSON, une toute jeune nouvelle venue, est une enthousiaste des violons d'Ingres.

LOUIS JOURDAN et **MAGGIE McNAMARA** dans une scène de *Three Coins In A Fountain*, un film dont la ville de Rome est la véritable vedette.

MONIQUE, FEMME D'AFFAIRES

Notre roman d'amour par ANNIE-PIERRE HOT

"M'sieur Robert, le patron vous demande.

— Voilà ce que je craignais ! Eh bien ! dis-lui que j'arrive... que j'arrive dans cinq minutes. Je suis très occupé.

Le vieux garçon de courses eut un regard narquois vers le bureau du jeune avocat où, parmi les piles de dossiers, s'étalait un journal. Robert, levant les yeux, s'en aperçut.

— Ça va ! Si on te demande ce que je fais, puisque tu es si malin, tu diras que tu n'en sais rien. Allez, ouste !

Sans insister, le brave homme se retira en souriant, cependant que le jeune Barsac se remettait d'arrache-pied à son travail, lequel consistait, pour le moment, à déchiffrer des mots croisés. Il était tellement absorbé qu'il n'entendit pas son père entrer.

— C'est ainsi que tu te déranges quand je te fais appeler, s'enquit Me Barsac Sans se troubler, Robert expliqua :

— C'est que voilà, père, je lisais justement un entrefilet assez imprévu, et qui me semble avoir un intérêt de premier ordre, au sujet de l'affaire de Grenoble... vous savez, les... ?

Ce disant, il montrait à l'avocat un article encadré au crayon bleu.

— Les mots croisés ?... Oui, je sais.

Robert se mit à rire. Me Barsac eut bien du mal à ne point en faire autant.

C'était un des avocats d'assises les plus réputés du barreau de Paris, tant pour son éloquence enflammée que pour son intégrité. Depuis un an, il était secondé dans sa tâche par son fils Robert, pour lequel il avait une très grande affection, malgré l'antagonisme absolu de leurs deux caractères. Et ce sentiment s'était encore accru depuis la mort de Mme Barsac, survenue huit années plus tôt.

Dans la vie privée, Me Barsac était un homme taciturne, rien moins que communicatif, et n'ayant qu'une seule passion, le travail. Taillé en force, le masque glabre de tribun, l'homme du prétoire était tout autre que l'homme d'intérieur. Sa jeunesse avait été quelque peu orageuse, ses débuts difficiles, et il s'en souvenait. Malgré son incontestable talent, il n'avait connu vraiment la fortune et n'était parvenu à la notoriété qu'à dater du jour de son mariage avec Mistress Siegman, richissime américaine, et jeune veuve de vingt-six printemps, ce qui fut pour lui la plus opérante des publicités.

Par contre, son fils Robert, Bob pour les intimes, voyait la vie s'offrir à lui sous deux angles très différents : celui du labeur acharné, dont son père lui donnait l'exemple ; ou celui, moins ardu, d'un agréable farniente, que son physique plaisant et son caractère insouciant lui conseillaient. Or, bien qu'il fût remarquablement doué pour hériter de son père le nom et la réputation, il n'avait pas encore opté pour l'une ou l'autre route. Malgré ses hésitations corollaire de la jeunesse et de la fortune, il était entraîné malgré lui dans le sillage paternel, et quelques affaires secondes plaidées avec succès, lui avaient apporté déjà un avant-goût de la gloire, dont il recueillait les miettes.

Aussi Me Barsac passait-il sur ce qu'il appelait avec indulgence les fantaisies de Bob. Il ne s'attardait point au trouble de la surface, sachant le fond réellement sérieux, loyal et bâti sur le roc.

Aussi, ce matin-là, bien qu'il eût sous les yeux le quadrillé des mots croisés presque rempli, il n'insista point, et parcourut l'article que Robert lui désignait.

— Oui, déclara-t-il en reposant le journal, nous reparlerons de ceci en temps voulu ; mais, pour l'instant, j'ai besoin de toi... La dernière expertise pour l'affaire Manceron a lieu tout à l'heure, et...

— Ah ! non, père ! Très peu pour moi ! C'est la petite Langeac... pardon ! Me Simone Langeac, qui plaide pour la partie civile. Je ne veux pas m'occuper de cette affaire... avec cette mijaurée que je ne puis sentir !

— Je sais ; tu as la phobie des femmes avocates. Cependant...

— Oh ! pas plus les avocates que les doctoresses ou les pharmaciennes ! J'aime la femme qui a le bon sens de rester femme sans être « ès » de quelque chose. Quelles qu'elles soient, les affaires lui donnent un petit air hybride qui la ridiculise.

Me Barsac se mit à rire.

— Il est certains congrès où, avec de pareilles théories, tu te ferais écharper.

— Envoie Malleterre à ma place. Il a le béguin pour Langeac. Tiens, le voici justement.

Jean Malleterre, collègue et ami de Robert, et du même âge que lui, était aussi secrétaire du grand avocat. Les deux jeunes gens formaient un couple vraiment sympathique. Aussi blond que Bob était brun, il était le type très particulier des gens du Nord, bien que Parisien né.

A la vue du « patron », le nouveau venu eut une hésitation.

— Ecoute, mon petit, conclut Me Barsac, arrangez-vous tous les deux. L'un et l'autre connaissez le dossier. Que ce soit Jean ou toi, cela m'indiffère. La réunion est à dix heures trente ; vous avez tout juste le temps.

— Maître, fit observer Malleterre, cela n'est guère possible : vous savez que je dois passer ce matin à l'usine Lehardi, au sujet du procès Maignen... C'est très urgent.

— Qu'à cela ne tienne, fit Robert. J'irai chez Lehardi. Là, au moins, je discuterai avec un homme.

— Avec un ours ! plaisanta Me Barsac.

— Je préfère. Avec un ours, on peut se défendre. Tandis qu'avec une femme... !

Un quart d'heure plus tard, Robert, au volant de son cabriolet, mettait le cap sur Levallois, où étaient installés, près des rives de la Seine, les bureaux de l'immeuble, fabrique d'accessoires pour automobiles, sous la raison sociale *Lehardi et Cie*. Le dernier cri de l'organisme à grand rendement. Au rez-de-chaussée, dans le magnifique hall, un employé, doré sur tranches, le renseigna.

— M. Lehardi ? Au quatrième. Un huissier vous annoncera.

L'ascenseur le déposa mollement au centre d'une vaste galerie. Devant une porte ouverte, il s'arrêta. C'était, à n'en pas douter, une antichambre. De confortables fauteuils et des banquettes de cuir fauve en témoignaient. Debout, et penchée sur une petite ta-

Dessin de JEAN MILLET

Monique et Robert n'ont été que les instruments dociles et reconnaissants du Destin . . .

ble près d'une machine à écrire, une ravissante jeune fille blonde paraissait absorbée dans son travail. Robert fut près d'elle avant qu'elle ne l'ait entendu.

— Pardon, mademoiselle, je désire voir M. Lehardi. Voulez-vous m'annoncer, je vous prie.

Du bout des doigts, il tendit sa carte, sur laquelle celle-ci jeta les yeux.

— M. Lehardi ne pourra sans doute pas vous recevoir. Mais vous verrez sa secrétaire.

Le regard de la jeune fille se posa sur Robert Barsac avec une lueur d'ironie qu'il surprit. Mais la galanterie reprenant ses droits, il rectifia :

— Même aussi charmante que vous, mademoiselle. Avec les femmes, je n'aime à aborder que certains sujets moins arides... plus féminins et moins féministes.

La lueur d'ironie se fit fulgurante.

— C'est bien ce que je pensais, affirma la jeune fille.

Bob s'était assis sans plus de façons, ne paraissant nullement pressé, et déjà sous le charme de la jolie dactylo.

— Je puis attendre un peu, dit-il, si M. Lehardi est occupé.

A ce moment, un petit groom entra, et la jeune fille alla vers lui.

— Porte immédiatement cette carte au bureau de M. Lehardi.

Le groom s'empressa et, quand il eut disparu :

— Vous serez reçu dans un instant, monsieur ; et j'espère que vous trouverez quelqu'un susceptible de vous comprendre et de discuter avec vous.

La jeune fille souriait ; mais Robert crut comprendre qu'elle était vexée. Il en eut du regret et voulut se faire pardonner.

— Excusez-moi, mademoiselle, je...

Mais elle avait déjà disparu, le plantant là avec son repentir et ses théories.

Un quart d'heure au moins s'écoula. A la place de la jeune fille, le petit groom était venu s'asseoir, paraissant se désintéresser totalement du visiteur. Celui-ci, visiblement, s'impatientait. Il allait prier qu'on le rappelât au souvenir du directeur, quand le téléphone vibra. Le jeune garçon décrocha et, se levant aussitôt :

— Si vous voulez me suivre, monsieur ?

Puis, précédant Robert, il le guida vers le bureau directorial. Ayant poussé de lourdes portes matelassées, il s'effaça.

« Entrons dans la cage de l'ours ! » pensa l'avocat.

Le sourire aux lèvres, il s'avança, s'apprêtant à amadouer le fauve dès le premier contact. Mais, à peine eut-il fait trois pas, qu'il s'arrêta stupéfait et, disons le mot, dépité.

A une petite table, attenant à un imposant bureau Empire, se tenait la jeune fille blonde qu'il venait de quitter. Elle le dévisageait de l'air le plus sérieux du monde.

— Maître Barsac, dit-elle, M. Lehardi est absent. A titre de secrétaire particulier, j'ai pleins pouvoirs pour vous donner les éclaircissements désirables sur l'affaire qui vous amène, et pour en discuter avec vous.

Et, comme Robert n'avait pas bronché, elle ajouta avec un large sourire :

— Mais, comme je comprends fort bien vos scrupules de ne pouvoir parler qu'à un représentant du sexe fort, je puis, si vous le désirez, rappeler le petit groom ; il nous servira d'intermédiaire...

Robert Barsac sourit à cette bravade qui le prit au dépourvu. Décidément, cette petite avait du cran. Il s'avança vers le fauteuil qu'elle lui offrait, s'assit et, résigné :

— Vous avez, dit-il, gagné la première manche, mademoiselle la secrétaire particulière ; mais reste à savoir qui de nous deux gagnera la seconde. Et maintenant, parlons affaires, voulez-vous ?

La jeune artiste britannique, JANET SCOTT, a réalisé son rêve, celui de faire la connaissance de GERARD PHILIPE. On voit ce dernier portant un costume d'époque, car il tourne *le Rouge et le Noir*, sous la direction de Claude Autant-Lara.

II

Six semaines plus tard, vers six heures de l'après-midi. La salle de la dixième chambre correctionnelle se vidait peu à peu. Public toujours le même. L'affaire Maignen-Lehardi venait d'avoir son épilogue, lequel avait permis à Robert Barsac de mettre en valeur son jeune et déjà robuste talent.

Cependant, se dérobant aux félicitations de son client et aux congratulations plus ou moins sincères de ses confrères, Bob, tout en épongeant la sueur qui ruisselait sur son visage, se dirigeait vers le vestibule.

Une main se posa sur son épaule. C'était celle de son père.

— Bravo ! mon petit. Je n'ai malheureusement entendu que la péroraison de ta plaidoirie ; mais tu as été magnifique. Tu as beaucoup gagné depuis quelque temps. Ah ! si tu voulais vraiment travailler ! Aujourd'hui, pour une affaire banale de vol qualifiée, tu as montré beaucoup d'adresse, de subtilité. La position de la partie civile était assez délicate à établir et, dans tes conclusions, tu as réussi à la mettre en lumière. Je t'en félicite ; et Lehardi doit être enchanté. Tu peux marquer cette journée d'un caillou blanc, car elle peut te servir beaucoup pour ta carrière.

Tout en devisant, les deux hommes étaient arrivés à la porte du vestiaire.

— Tu as ta voiture ?

— Oui, père. Je pense coucher chez moi ce soir.

Me Barsac n'insista pas. Robert ayant depuis plusieurs années une garçonnière, il avait été le premier à lui donner la liberté nécessaire, sa propre jeunesse l'incitant à l'indulgence.

Aussi père et le fils étaient-ils les meilleurs amis du monde.

Me Barsac serra la main de Robert et se dirigea vers le cabinet du procureur où il avait affaire.

Quand à peine entré dans le vestiaire, il fut happé par son collègue Malleterre.

— Epatant, mon vieux ! Tu as été ébouriffant !

Et, un peu plus bas, il ajouta :

— On voit que ta mascotte était dans la salle.

Bob sourit.

— Pour être franc, dit-il, j'avoue que j'ai évité de regarder. J'avais un de ces tracs !

— Non ?

— Comme je te le dis.

Tandis qu'il s'attardait à lustrer sa chevelure, Malleterre ironisa :

— Naturellement, je ne t'attends pas ?

— C'est préférable... J'ai un rendez-vous.

Un silence. Malleterre alluma une cigarette.

— Cachottier ! dit-il enfin. Qui se serait jamais douté que depuis un mois et demi que tu t'en occupes, ton emballement pour l'affaire Lehardi avait pour stimulant sa charmante secrétaire ? Ah ! elle a bon dos l'affaire Lehardi ? Et toi qui avais horreur des business women !

Bob, maintenant prêt à partir, ne répondit point tout d'abord. Le vestiaire n'était pas un endroit propice aux confidences. Il entraîna son ami et, dès qu'ils furent dans la salle des Pas-Perdus, il passa son bras sous le sien.

— Mon vieux Jean, dit-il, je viens de t'avouer que j'ai eu le trac à l'audience... tel un jeune stagiaire ! Eh bien ! maintenant, je l'ai davantage encore, car la cause que je vais plaider tout à l'heure est autrement lourde de conséquences pour moi.

— Si sérieux que ça ?

— Oui. Peut-être vais-je te paraître ridicule. Mais j'ai eu le coup de foudre à la minute où, entrant dans le bureau de l'industriel, j'y découvris sa secrétaire, et qu'elle m'eut joliment battu sur mon propre terrain. Pendant une heure, ce jour-là, nous discutâmes du dossier si obscur, filandreux, compliqué. Eh bien !... ! crois-moi si tu veux, cette petite, avec son air de ne pas y toucher, jugeait, décidait, tranchait avec une netteté, un bon sens, une sûreté de vues déconcertants. Ah ! si toutes les femmes étaient comme celle-là !

— Et tu as pu rester une heure durant avec une jolie femme sans parler... d'autre chose ?... Toi, Robert Barsac ?

Bob regarda Malleterre d'un air de pitié.

— Allons, allons, ma vieille, je m'imaginais que tu me connaissais mieux que ça !... Tu penses bien que je n'ai pas été assez naïf pour tout gâcher par une phrase imprudente ?... Mais dès le lendemain, j'avais un nouveau rendez-vous, et cette seconde entrevue fut moins... comment dirai-je ? moins abstraite. Par la suite...

— Oui, je vois cela très bien. Depuis six semaines, le client de six heures du soir, c'es...

— Mlle Monique Harlen, secrétaire de M. Lehardi... Décidément, on ne peut rien te cacher !

Pendant que Bob s'installait au volant de son cabriolet, Malleterre insista :

— Je suis peut-être indiscret ; mais... elle est ton amie ?

D'un bond Bob se retourna... hésita, puis :

— Elle sera ma femme, si elle y consent. Et cela je le saurai dans un instant.

Malleterre paraissait songeur. Sans doute était-il habitué aux fantaisies de son ami. Mais celle-ci surpassait les autres. Elle semblait en contradiction flagrante avec le caractère de Bob, et pour lui, Malleterre, c'était une hérésie.

— Et ton père ? demanda-t-il enfin... Il est au courant de tes projets ?

Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix.

Société des **Produits Persans** 8258 rue DROLET Montréal

Poils PARTIS FIGURE

Lèvres Bras Jambes

MAINTENANT HEUREUSE ! Après avoir tout essayé, je découvris un moyen simple et modique de faire disparaître les poils superflus. Grâce à son usage régulier, des milliers de femmes sont admirées et aimées. Mon livre **gratuit** vous livre mon secret. Posté sous pli direct. Aussi **échantillon d'essai.** Ecrivez à ANNETTE LANZETTE, P. O. Box 600, Dépt. C-797, Toronto, Ontario. Inclure timbre 4¢ pour réponse.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 1250, rue Villeray, Montréal

POUR GRANDIR

Maigrir, culture physique, beauté, pousser cheveux, renforcir la vue, débarrasser lunettes, timidité, tabac, alcool, rhumatisme, réussir, etc. Envoyer 10¢

D. EVANS

Boite 141. Station G, Montréal.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

— Non. Je lui en parlerai seulement quand je serai sûr... Ou bien alors je ne dirai rien.

— Est-ce qu'il n'avait pas d'autres vues pour toi ?

Bob ricana.

— Ah ! oui, en effet, la petite Laferté ? Aucun penchant pour elle ; encore moins pour ses picaillons ! Aujourd'hui, pour la première fois, j'évalue le bonheur d'être riche, car je puis, grâce à cela, choisir ma femme selon mon gré, sans me préoccuper de ces mille détails, de ces mesquineries, de ces cruelles réalités, disons le mot, qui trop souvent, hélas ! entravent notre libre arbitre et, partant, notre destinée... Tu ne m'approuves pas ?

Malleterre parut hésiter une seconde. Mais il ne pouvait se dérober à une question aussi directe.

— Certes si... Sur un point tout au moins. Tu peux faire fi de l'argent, puisque tu en as pour deux. Mais il y a autre chose de plus sérieux que le pain, le sel et la chaumière ; il y a la naissance et l'éducation.

— Monique est d'une excellente famille. Sa mère fut pendant de longues années professeur de français dans un collège de New-York et, actuellement encore, elle enseigne la littérature au cours Lubmann. Son père, homme de lettres, est mort avant sa naissance. Elle a été élevée avec le même soin, le même éclectisme que l'a été ta soeur. Elle vient de terminer sa seconde année de droit ; et, tout en gagnant sa vie, elle prépare sa licence. Comme tu vois, nous nous convenons parfaitement. D'ailleurs, un argument prime tout : je l'aime, je la veux et je l'aurai..., ou alors...

— Alors quoi ?

— Rien. L'avenir te répondra pour moi. Toi qui es amoureux aussi, fais des voeux pour que je réussisse. Good by, old chap !

III

Pour la dixième fois peut-être, Robert regarda sa montre. Depuis une demi-heure, il attendait Monique ; et Monique n'arrivait pas. Il commençait à s'inquiéter. Pourtant, la veille, elle avait cédé à son insistance et accepté de le rejoindre, après l'audience, dans sa garçonnière, dont elle avait jusqu'alors refusé de franchir le seuil. Allait-elle au dernier moment se dérober ? Chaque minute d'attente lui paraissait un siècle. Il ne se reconnaissait pas. Était-ce bien lui, Robert Barsac, l'homme aux succès faciles, qui, tel un jeune potache, attendait là, anxieux, celle qui, depuis six semaines, avait pris totalement possession de sa pensée ? Car c'était bien la vérité qu'il venait d'avouer à son ami. Dès le premier jour, il avait été conquis, non seulement par le charme et la beauté de la petite secrétaire, mais aussi par la vivacité de son intelligence, le sérieux de son caractère, mitigé d'humour et de causticité.

Cependant, il avait essayé d'étouffer dans l'oeuf cette impression première, la mettant sur le compte de ces emballements dont il était coutumier. Mais il avait dû très vite se convaincre que le germe était vivace, et qu'au lieu de s'étioler, il se développait chaque jour davantage.

D'ailleurs ne s'était-il pas complu à jouer avec le feu ? La conquête avait été difficile, et il avait mis un point

Kathie (ANN BLYTH) et le prince Karl (EDMUND PURDOM), dans l'opérette *The Student Prince*. Edmund Purdom jouera le rôle, et Mario Lanza, invisible, interprétera les chansons.

de son honneur d'homme à triompher de ce qu'il prenait pour de l'indifférence. Or, à ce jeu, c'est lui qui avait perdu. Pour rencontrer la jeune fille, il lui avait fallu inventer mille prétextes plus mauvais les uns que les autres, et que lui fournissait tant bien que mal l'affaire Lehardi. Aussi bien la jolie secrétaire n'était-elle pas dupe. Il s'en rendit compte et, sans être fat, il en tira conclusion qu'il ne lui était point indifférent.

C'est alors qu'il résolut de démasquer ses batteries. Mais pour cela, il attendit son heure. Peu à peu, les deux jeunes gens, par une convention tacite, avaient pris l'habitude de se voir chaque jour avant le dîner. Bob, au volant de sa voiture, attendait Monique à quelque distance de l'usine, et ils allaient en camarades prendre le porto à Saint-Cloud, ou ailleurs. Ils étaient ensemble et cela leur suffisait.

Jusqu'alors leurs relations s'étaient bornées à ces courts tête-à-tête qui prenaient tout juste l'apparence d'un flirt, comme si quelque infranchissable barrière leur eût interdit de s'engager sur un terrain inexploré et peut-être moins sûr. Aussi Bob se montrait-il inquiet de la partie qu'il allait engager. Qu'y avait-il de l'autre côté de l'échiquier ? Que pensait Monique ? L'aimait-elle, ou bien le considérait-elle seulement comme un agréable compagnon ?

Bob fut tiré de son angoisse par un coup de timbre discret, annonçant l'arrivée de celle qui en était l'objet. En hâte, il alla ouvrir.

— Enfin ! dit-il.

Et, la porte à peine refermée, il posa ses lèvres sur la petite main soignée et discrètement parfumée, et murmura :

— J'ai cru vraiment que vous ne viendriez pas.

— Je n'ai qu'une parole, affirma Monique en riant.

Bob la dévisageait. Très simplement, mais élégamment vêtue d'un tailleur bleu marine égayé d'une blouse blanche, Monique Harlen était à vingt-trois ans ce que l'on peut appeler une belle fille ; et les regards admiratifs que maintes fois, au cours de leurs rencontres, il avait surpris posés sur elle avec insistance, lui avaient donné l'occasion de constater en lui un nouveau symptôme qui ne trompait guère : la jalousie.

— J'ai cru, en effet, que je ne viendrais pas, ajouta-t-elle. Le patron m'a cramponnée après l'audience. Il voulait absolument vous voir, et j'ai dû vous chercher. Inutile de vous dire que je l'ai fait en priant Dieu de ne pas vous trouver, sans quoi notre rendez-vous eût été manqué... Enfin me voici... chez vous.

Monique parlait nerveusement ; et Robert, qui la connaissait, la devinait

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Province** .....

Mieux vaut tenir que courir

Remplissez le bulletin ci-dessous et vous recevrez votre *Film* tous les mois.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

	Canada et Etats-Unis
1 an	$1.00
2 ans	1.50

☐ **IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom.....

Adresse.....

Ville.....**Province**.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

aussi troublée que lui. Pour gagner du temps, elle entreprit de parler de l'affaire Lehardi et du succès de Bob. Celui-ci la laissa dire, tout en la débarrassant de son chapeau et de sa jaquette. Il l'écoutait sans l'interrompre, ce qui lui permettait de récupérer un peu de calme pour aborder franchement l'obstacle qu'il redoutait.

— Savez-vous que vous êtes un brillant orateur ! conclut-elle avec une pointe d'ironie. Et je comprends votre dédain lorsque votre adversaire est une faible femme.

Elle avait ponctué sa phrase d'un petit coup d'oeil malicieux. Bob qui avait pris place près d'elle sur le divan, l'attira brusquement à lui et la fit taire avec un baiser..., baiser qui ne laissa à Monique aucun doute sur ce qu'il attendait d'elle, et un tardif scrupule lui vint d'être venue. Certes, Robert Barsac lui plaisait ; mais elle était trop réfléchie pour se bercer d'un fol espoir. Tout les séparait en effet. Il était riche, immensément ; et cela, joint à un agréable physique, le faisaient le point de mire de la haute société parisienne. Pour elle, il était inaccessible.

Une idée lui était venue, qui lui avait été pénible. Leurs relations ne seraient-elles pas interrompues du fait qu'aucune raison professionnelle ne les lierait plus désormais ?... De fil en aiguille, elle en était arrivée à penser que ce rendez-vous, sollicité par Robert, sera peut-être le dernier et, à cette hypothèse, elle avait senti un léger pincement au coeur. Or, elle était venue quand même, fidèle à la parole donnée.

Néanmoins, comme un leitmotiv, cette pensée lui revenait en mémoire, maintenant qu'elle se voyait là, dans cette garçonnière, à la merci de Bob. Et de nouveau, pour ne pas lui laisser percevoir son état d'esprit, elle se rejeta dans des considérations touchant au procès ; mais, dès les premiers mots, Robert l'arrêta.

— Non, Monique, laissons tout cela, voulez-vous ? Pensons à nous plutôt, et à nous seulement. Si je vous ai priée de venir ici ce soir, c'est que je dois vous parler sérieusement.

Monique pâlit, pressentant la rupture.

— Pourquoi cet air soucieux ? s'inquiétait Bob.

— On est toujours un peu triste au moment de perdre un ami.

Ce fut au tour de Robert de se montrer inquiet. Il passa son bras autour de la taille de Monique et la pressa contre lui.

— Pourquoi parlez-vous de perdre un ami ? Vous y songez vraiment ?

Monique répondit en femme:

— Et vous ?

Bob laissa glisser sur elle un regard lourd de désirs.

— Vous perdre ? Si je le devais, je préférerais mourir. Et ce ne sont pas là des mots. Monique, n'avez-vous donc pas compris ce que vous êtes devenue pour moi ?... ce qu'aucune femme ne fut jamais ! Certes, je suis loin d'être un petit garçon bien sage... A mon âge, vous me jugeriez ridicule, et vous auriez raison. Ce que je puis vous affirmer, c'est que jusqu'ici je n'ai pas su ce qu'était l'amour. Mais je le sais maintenant. Je vous aime, Monique ; et si je vous demande d'être ma femme, que me répondrez-vous ?

— Votre femme ? Moi ? Une simple secrétaire sans fortune... Bob, vous vous moquez... ou vous êtes fou !

— Oui, de vous.

Ce disant, Robert se penchait et faisait glisser sur l'épaule la fine blouse de lingerie, baisait la chair parfumée. Monique résistait en vain et subissait malgré elle l'étrange sensation. Elle comprit qu'elle était perdue. Mais ne venait-il pas de prononcer les mots qu'elle n'attendait pas ? Sa femme ! Il la voulait pour femme. Etait-ce bien possible ?

Néanmoins, elle ne doutait pas de la sincérité des sentiments de Bob, et elle se laissa bercer par le rêve merveilleux.

Robert la tenait toujours étroitement serrée contre lui, et le regard qu'il posait sur elle était plus éloquent que toute parole. Il la sentait palpitante, et cependant n'osait brusquer les choses.

— Plus j'y songe, dit-il, et plus je suis sûr que nous sommes destinés l'un à l'autre. Je suis quelque peu fataliste. Or, le jour où je suis allé pour la première fois chez Lehardi, ce n'est pas moi qui, en principe, était chargé de son procès, et c'est tout à fait par hasard que je pris la place de mon ami Malleterre. Je « devais » donc vous rencontrer.

— Moi, mon cher Bob, répondit Monique très émue, je ne suis pas fataliste pour un sou ; mais il n'en n'est pas moins vrai que, dès l'instant de notre première rencontre, j'eus l'intuition que nous serions amis. Quelque chose que je n'analysais pas m'attirait vers vous ; et pourtant, ajouta-t-elle en souriant, on ne peut pas dire que, ce jour-là, vous fûtes particulièrement aimable !

— Je fus particulièrement mufle. Mais ceci est oublié, n'est-ce pas ? Aussi répondez-moi en question, et dites-moi que vous m'aimez ?

— Je vous aime, Robert, pourquoi le taire ? Cependant, cela m'effraie. N'allons-nous pas un peu vite, en imprudents, et ne craignez-vous point que votre père s'oppose à un mariage où tous les avantages sont, comme on dit en droit, unilatéraux ?

— Mon père, certes, est un homme sévère, parfois dur, et même très formaliste. Mais, pour beaucoup de raisons, il ne pourra pas s'opposer à mes projets. Lui non plus n'a pas toujours été l'éminent avocat choisissant sa clientèle. Fils d'un petit fonctionnaire sans fortune, il dut, pour terminer ses études, faire du journalisme, et Me Barsac, ancien bâtonnier, n'a pas oublié le reporter Max Blosville qu'il était alors.

— Je voudrais, dit Monique, partager votre optimisme. Néanmoins, j'ai hâte de savoir que, désormais, rien ne nous séparera.

— Chérie, ayons confiance, et jouissons d'abord de cette soirée bien à nous, car je vous garde. Nous dînerons ici, tous les deux.

D'un geste, il montrait dans le bureau voisin une table chargée d'un dîner froid. Leurs regards, rivés l'un à l'autre, traduisaient leurs intimes pensées. Lui, dévoré de désirs ; elle, aux abois, et sûre par avance qu'elle ne pourrait lui résister.

IV

Il était plus de dix heures quand Monique, s'arrachant aux caresses de Robert, parvint à quitter l'appartement de la rue Daubigny, après avoir refusé qu'il l'accompagnât.

Tout en cheminant au long des rues presque désertes à cette heure, elle se demandait si c'était bien elle, Monique, qui, rompant avec les principes sévères qui lui avaient été inculqués, sortait des bras de son fiancé.

Elle chassa cette pensée pour s'imaginer la minute où elle allait apprendre à sa mère l'heureuse nouvelle. Naturellement, Madame Harlen n'ignorait pas que, depuis six semaines, sa fille rencontrait chaque jour le jeune avocat ; mais elle n'en avait tiré aucune déduction, habituée qu'elle était à la voir très courtisée.

Néanmoins, en mère prudente, elle craignait parfois que Monique ne se trouve malgré tout entraînée dans quelque aventure sentimentale qui, vu son caractère entier, laisserait des traces ineffaçables. Aussi, ce soir-là, le retard de sa fille l'inquiétait, et ce fut avec un soupir de soulagement qu'elle entendit la clef tourner dans la serrure.

— Que t'est-il arrivé, que tu rentres si tard ?

Câlinement, Monique embrassa sa mère et murmura :

— Une chose magnifique, petite maman...

Tout en jetant à la volée sur un fauteuil son chapeau et sa jaquette, la jeune fille souriait. Elle vint se blottir contre sa mère.

— Tu ne devines pas ? Eh bien ! j'ai dîné avec Robert Barsac et il m'a demandée en mariage.

Au lieu de la joie qu'elle escomptait, une indicible tristesse se lisait sur le visage de Mme Harlen.

— Ma pauvre petite, je crains fort que tu ne te leurres sur la valeur des mots. Pour un homme, rien ne compte que son désir, et les moyens, pour le satisfaire, importent peu. Je crois, d'après tout ce que tu m'en as dit, que ce jeune homme a un penchant pour toi. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

Monique, médusée d'un tel accueil auquel elle était à cent lieues de s'attendre, sentit l'inquiétude la gagner. Si sa mère avait raison ? et si Robert, en la demandant en mariage, n'avait eu d'autre but que de triompher de ses dernières hésitations ! Elle ne voulut pas s'arrêter à cette hypothèse et s'efforça de convaincre sa mère.

— Voyons, maman, tu ne m'as pas comprise. Je t'ai dit qu'il voulait que je sois sa femme. Tu entends ?... Sa femme. C'est clair !

Mme Harlen était en proie à un trouble violent. Monique, sachant qu'elle avait le coeur malade, s'en voulut d'avoir ainsi brusqué les choses. Sans doute n'avait-elle pas envisagé la séparation, et cette nouvelle, la prenant au dépourvu, la bouleversait.

Monique tenta de faire diversion et parla d'autres choses, se réservant de reprendre le sujet un peu plus tard. Mais, au bout d'un instant, elle comprit qu'elle parlait dans le vide. Sa mère, toute à ses pensées, ne l'écoutait pas, et ce fut elle qui, de but en blanc, revint à la conversation primitive.

— Il a une famille, ce jeune homme, je pense, une famille qui raisonnera pour lui, sois-en sûre.

Mise au pied du mur, Monique expliqua :

— Sa mère est morte. Son père, c'est, tu le sais, le célèbre avocat Edmond Barsac. Il ne s'opposera pas à nos projets. Robert me l'affirme.

Mme Harlen haussa les épaules.

— Utopie, tout cela, mon enfant.

— Mais, enfin, maman, repartit Monique un peu nerveuse, pourquoi te montrer si pessimiste ? La vie, en somme, ne t'a pas été à ce point cruelle qu'elle te fasse voir tout en noir ! Tu m'as toujours fait l'éloge de mon père qui, selon toi, était un homme en tous points parfait. Alors pourquoi, par avance, juger si sévèrement les autres ?

— Parce que, malgré les apparences, je connais mieux que toi la vie et ses dangers.

Tout en parlant, Mme Harlen dévisageait sa fille, remarquant chez elle une expression qui ne lui était point coutumière. Subitement, elle eut l'intuition de ce qui s'était passé : son insistance, sa nervosité lui semblaient anormales. A brûle-pourpoint, elle demanda :

— Tu n'es pas plus qu'une fiancée, au moins ?

Du coup, Monique mesura toute l'étendue de sa faute. Elle ne savait pas mentir. Sans prononcer un mot, elle baissa les yeux, mais son silence était un aveu.

— Malheureuse !... Tu es perdue !

Et Mme Harlen fondit en larmes. Affolée, Monique voulut expliquer :

— C'est ce soir, seulement après qu'il m'eut demandé d'être sa femme. Mais ne crains rien, maman, il m'aime et, d'autre part, son père sera plus que quiconque porté à l'indulgence, puisque lui-même a connu dans sa jeunesse, sinon la pauvreté, du moins la gêne. Pour payer ses études, il a dû faire du reportage, sous le nom d'emprunt de Max Blosville ; ainsi...

Mais elle ne put achever. En face d'elle, le visage révulsé par la stupeur, Mme Harlen paraissait sous la menace d'une crise nerveuse. Monique se précipita, et arriva juste à temps pour la recevoir dans ses bras, inanimée.

V

« Tapez-moi ces deux contrats pour ce soir, mademoiselle, et vous en verserez le double au dossier Stingel. C'est tout pour ce matin. Tu as du courrier à dicter, Malleterre ?

— Sais pas encore. Je n'ai pas dépouillé le mien.

Robert Barsac et Jean Malleterre demeurèrent seuls. Bob semblait absorbé par l'étude d'un dossier.

Malleterre vint à lui et, s'asseyant familièrement sur un coin du bureau :

— Alors, my fellow, où en est cette poussée de fièvre ?

Bob leva la tête et se mit à rire.

— Curieux, va !... comme une vieille fille. Et si je te posais la même question ?

— Température normale. Je me suis presque fiancé hier soir.

— Ah ! ah !

— Oui, je dînais chez mon oncle, le procureur Albers. L'objet de ma flamme était là ; et mes petites affaires n'ont pas trop mal marché.

— Bravo, mon cher ! Eh bien ! moi, puisque tu veux le savoir, je ne me suis pas fiancé « presque », mais tout à fait. Tout à l'heure, à déjeuner, je vais en parler à mon père. Mon vieux, je suis heureux comme un gosse... Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux en boule de jardin ?

— Pourquoi ? Parce que ton emballement me désaxe... Ma parole, quand tu m'as quitté hier en me disant : « Je l'aime, je la veux et je l'aurai, ou alors... » — cet « alors » m'a poursuivi toute la soirée. Je le trouvais si plein de menaces... Avec un type comme toi, qui as le chef près du bonnet, il faut s'attendre à tout !

Robert était soudain devenu grave, mais résolu à ne pas dévoiler le changement dans ses relations avec Monique.

— Je n'analyse pas moi-même mon état d'esprit, dit-il. Mais je te jure que s'il me fallait renoncer à mes projets, je crois que je me tuerais.

— Tu n'es pas un peu toqué ?... Non ?

— Possible... Appelle ça comme tu l'entends... Mais nous n'en sommes pas là... heureusement, puisqu'elle m'aime. Le seul obstacle qui pourrait surgir ne viendrait que de mon père. Or, de ce côté-là, je ne crains rien. D'ailleurs, c'est bien simple. Au besoin, je briserais tout entre nous.

— Tu ferais cela ?

— Certes ! Ai-je l'air de plaisanter ? La sonnerie du téléphone vint les interrompre. Nerveux, Robert décrocha.

— Allô... Oui... De la part de qui ?... Un instant, s'il vous plaît.

Tendant le récepteur à son ami :

— Me Simone Langeac, dit-il d'un air ironique.

Et, discrètement, il quitta la pièce. Ce simple incident l'avait agacé, énervé. Il avait eu stupidement peur. Pour se remettre un peu, il passa dans sa chambre.

La vieille cuisinière qui, depuis vingt ans, faisait dans le ménage de l'avocat fonction de majordome, ayant aperçu Bob, vint familièrement le trouver.

— Est-ce que vous déjeunez ici, monsieur Robert ?

— Tu l'as dit, ma vieille Clémence... Ça te dérange ?

— Oh ! monsieur Robert ! pensez-vous ! au contraire ! Quand il n'y a que votre père qui ne mange guère, je n'ai pas de goût à faire la cuisine.

— Eh bien ! tâche d'en avoir ce midi, parce que j'ai déjà faim. Tiens, on sonne, va voir qui c'est.

Quelques secondes passèrent, et la vieille servante revint.

— Un pneu pour vous, monsieur Robert.

Celui-ci, qui s'apprêtait à regagner son bureau, revint sur ses pas, prit brutalement la dépêche et rentra dans sa chambre. Sur-le-champ, il reconnut l'écriture. Elle était de Monique. Que pouvait-elle lui écrire de si urgent, puisqu'ils avaient convenu de se rencontrer le soir même ?

Un instant il hésita à décacheter. Ce fut presque en tremblant qu'il fit sauter l'enveloppe et, dès les premiers mots, il devina la teneur de la lettre :

« *Mon cher Bob,*

« *Ce mot qui, après notre soirée d'hier, va beaucoup vous surprendre, est un adieu. Oui, vous lisez bien, un adieu. Il nous faut non seulement abandonner nos projets, mais nous ne devons plus nous revoir.*

« *Ne me questionnez pas ; je ne pourrais vous répondre. Le motif de cette décision qui me laisse brisée est indépendant de ma volonté, mais il est de*

ceux pour lesquels aucun arrangement ne peut rien.

« Notre mariage est impossible.

« Adieu, Bob, je voudrais vous écrire plus longuement, mais maman est très gravement souffrante, je ne puis. Quant à m'expliquer plus clairement, cela non plus je ne peux le faire.

« Adieu. Oubliez-moi.

Monique ».

La lecture achevée, Robert, durant un long moment, resta anéanti. Les tempes lui battaient. Il dut relire la lettre plusieurs fois pour bien comprendre qu'il n'était pas fou. En une seconde, il venait de perdre sa seule raison de vivre. Il connaissait Monique. Pour avoir écrit cette lettre, elle avait dû mûrement réfléchir, car elle était femme de tête. Etait-elle vraiment une femme de coeur, et ne lui avait-elle pas joué une infâme comédie ?

Qu'allait-il devenir ? Avant toute chose, il voulait être seul, à tout prix. Aborder son père en cet instant lui eût été insupportable ; pis que cela, douloureux. Il décida donc d'aller chez lui, dans sa garçonnière, où, la veille, il avait vécu de si délicieuses minutes. Après avoir prévenu la vieille Clémence, qui n'y comprenait rien, et sans même repasser par son bureau, il sortit, monta dans sa voiture et prit la direction du boulevard Malesherbes. En route, l'idée lui vint de pousser jusqu'à la porte Champerret. Sa mère était souffrante, Monique avait dû s'abstenir d'aller à son travail. Il la verrait donc, et aurait avec elle une ultime explication. Avant de perdre tout espoir, il voulait entendre de sa bouche les mots qui le feraient souffrir, mais qui le convaincraient définitivement.

En quelques minutes, il fut devant l'immeuble habité par Mme Harlen ; et, moins gaiement que Monique la veille, il gravit l'escalier. Avant de sonner, il écouta, hésitant ; puis, n'entendant rien, discrètement il frappa. Presque aussitôt, la jeune fille, pâle, les traits tirés, les yeux rougis par les larmes, lui ouvrait la porte.

A sa vue, elle eut un mouvement de recul.

— Vous fit-elle à voix basse. Pourquoi êtes-vous venu ?

Elle paraissait vouloir lui barrer la route. Bob franchit néanmoins le seuil, la repoussant vers l'intérieur. Affolée, elle l'entraîna dans le salon minuscule, assez éloigné de la chambre de la malade, lui recommandant d'un geste de ne faire aucun bruit.

Dès que la porte fut refermée, Robert, non moins ému que Monique, voulut l'attirer à lui. Mais d'un mouvement brusque, comme sous la morsure du feu, elle se dégagea et, sous le regard désespéré de Robert, elle se fit suppliante.

— Je vous demande en grâce de partir, Bob, je vous en conjure. Tout doit être fini entre nous, définitivement.

Celui-ci eut un rire de démence et, la tutoyant pour la première fois :

— Fini ! s'écria-t-il. Fini, comme cela, tout d'un coup ? Est-ce que tu te moques de moi ? Et tes serments d'hier ? Fumée ! Ton soi-disant abandon ? Simagrées ! Avoue donc plutôt franchement que tu ne m'aimes pas, que tu ne m'as jamais aimé !

Les traits ravagés, Monique le fixait désespérément. Des larmes ruisselaient le long de ses joues. Mais il n'avait plus aucune pitié. Il lui saisit les poignets et, les yeux dans les yeux, il lui cria d'une voix sifflante :

— Avoue ! Mais avoue donc !

— Lâche-moi ; vous me faites mal.

— Alors, parle !

— Je n'ai pas le droit de vous aimer.

Brusquement, Robert desserra son étreinte. Il croyait comprendre. C'était là, parbleu, la raison ! Elle n'était pas libre.

Il la repoussa si durement qu'elle tomba. Il la regarda longuement d'un regard étrange, sans qu'elle fît un mouvement pour se relever. Puis, redevenant extraordinairement calme, d'un calme plus effrayant que la colère, il se dirigea vers la porte.

— Adieu ! dit-il. Fasse le ciel que vous ne connaissiez pas le remords.

Après quoi, il sortit, laissant Monique anéantie, avec au coeur cette torture nouvelle d'une mortelle inquiétude.

. . . . . .

Ce même jour, vers trois heures de relevée, Jean Malleterre travaillait seul, quand Me Barsac entra.

— Où donc est Robert ? s'informa-t-il. Vous le savez ?

— Je l'ignore, maître. Il ne m'a parlé de rien.

— C'est surprenant. Clémence m'a dit qu'il a reçu un pneumatique, et qu'après l'avoir lu, il avait, selon son expression, l'air tout retourné. Vous n'avez aucune idée de ce que cela peut être ? Je ne vous cache pas que cela m'inquiète un peu.

Subite, une pensée atroce vint à l'esprit de Malleterre. Mais il jugea plus sage de la garder pour lui, du moins pour l'instant.

— Peut-être est-il chez lui, rue Daubigny ?

— Je viens de téléphoner. On ne répond pas.

Le jeune homme s'était levé et ne parvenait plus à cacher son inquiétude. Le « ou alors »... de Robert, cette phrase inachevée, lourde de sous-entendus, lui revenait à la mémoire.

— Maître, je vais y aller immédiatement. Ce départ brusque m'intrigue.

Me Barsac fixait Malleterre.

— Vous savez quelque chose, fit-il.

— Je me demande si je puis... si j'ai le droit de parler... Il s'agit d'un projet dont Bob devait vous faire part au déjeuner. Quand il m'a quitté vers dix heures, il était tout joyeux. Peut-être le peu lui aura-t-il apporté quelque déception.

— Déception... amoureuse ?

— Oui, maître. Surtout, ne laissez pas voir à Bob que vous êtes au courant. Il est fortement épris, et je redoute un coup de tête.

Me Barsac parut très frappé par ces paroles.

— Allez vite, mon cher ami. Moi je ne puis... Vous comprenez ? Il n'est peut-être pas seul, et...

Malleterre allait sortir ; l'avocat le rappela.

— Jean, un mot encore. La femme, qui est-ce ?

De nouveau, le jeune homme hésita. Mais il en avait trop dit. Et puis il faudrait bien que tôt ou tard, Me Barsac en soit informé.

— La secrétaire particulière de M. Lehardi.

— La secrétaire ?... Mais c'est de la folie !

— Ce n'est pas une secrétaire ordinaire. Elle prépare sa licence en droit. D'excellente famille, mais par fortunée, c'est une petite fille accomplie sous tous les rapports. Ce que je puis vous affirmer, c'est que, pour Bob, ce n'est pas une fantaisie, une amourette de passage. C'est tellement sérieux que je vous prie de me laisser partir.

Quatre à quatre, Malleterre dégringola l'escalier, sauta dans un taxi et, quelques instants plus tard, il arrivait rue Daubigny. La voiture de Bob était à la porte ; donc il était chez lui. Mais il eut beau sonner, frapper, carillonner, il n'obtint aucune réponse. De plus en plus inquiet, il alerta le concierge. Celui-ci, ayant le double des clefs, et sachant que le visiteur était un ami de son locataire, vint lui ouvrir. Malleterre remercia et ferma la porte derrière lui.

Le petit appartement se composait de deux pièces : un bureau et une chambre-studio. Ce fut vers le bureau que le jeune homme se dirigea en hâte et, dès le seuil, il poussa un cri d'épouvante. Assis à sa table de travail, la main crispée sur un browning, Robert Barsac était écroulé la face en avant.

— Il s'est tué ! cria Malleterre.

VI

Mme Harlen, qui avait elle-même accueilli le visiteur, le toisa de la tête aux pieds, cependant qu'il pénétrait dans l'antichambre. Elle avait devant elle un homme aux traits ravagés, les yeux encore gonflés d'avoir pleuré.

— Je suis Me Edmond Barsac, madame, et désire avoir avec vous un entretien particulier.

Sans mot dire, elle le précéda. Elle était seule, Monique qui, la veille, avait passé la journée près d'elle, avait repris son service à l'usine.

Toute tremblante, Mme Harlen ne quittait pas des yeux le nouveau venu. Lorsque celui-ci eut pris place dans le fauteuil qu'elle lui désignait, il demanda durement :

— Je suis venu, madame, savoir ce que votre fille peut reprocher à mon fils, et ce qui a pu motiver son refus, l'acculant au suicide ?

Le visage de son interlocutrice devint exsangue. Elle murmura :

— Grand Dieu !... Il s'est tué ?

— Il a tenté de se tuer et, depuis, tout est mis en oeuvre pour le disputer à la mort. A cette heure, les médecins ne peuvent encore se prononcer. Aussi je veux connaître ses raisons afin, si possible, de le sauver... au moins moralement. Votre fille, m'a-t-on dit, est simple secrétaire, et Robert déjà brillant avocat. De plus, il est riche, et ses qualités d'esprit et de coeur sont au-dessus de tout éloge. Alors... ?

Me Barsac avait parlé d'un ton âpre, qui laissait deviner une émotion grandissante. Mme Harlen semblait ne pas l'avoir entendu. Elle luttait pour ne pas s'évanouir. Mais, avec la férocité d'un inquisiteur, Me Barsac, sans tenir compte de son émoi, insistait :

— Répondez, madame. Il s'agit de la vie de mon fils. Vous êtes mère et devez me comprendre. Est-ce vous qui avez interdit ce mariage ? Est-ce pur égoïsme maternel, ou bien est-ce l'homme seulement que vous avez condamné ?

Mme Harlen n'avait pas figure humaine. Des larmes coulaient sur son visage. Elle regardait Me Barsac avec une insistance étrange, comme si elle voulait lui inculquer sa propre pensée, sans avoir à l'exprimer. Mais, se rendant compte de l'inanité d'un tel espoir, elle se ressaisit et, se dirigeant vers un petit secrétaire, elle l'ouvrit, fit jouer le ressort d'un tiroir secret, et revint vers l'avocat, portant une enveloppe que, sans un mot, elle lui tendit.

Celui-ci, dès qu'il eut jeté les yeux sur la suscription, changea brusquement d'attitude. Ce fut dans une immobilité de statue, et le visage bouleversé par la stupeur, qu'il dévisagea Mme Harlen.

— Sans doute, dit celle-ci d'une voix cinglante, n'avez-vous pas besoin d'ouvrir cette lettre pour vous en rappeler les termes ? Maintenant c'est à votre tour de répondre. La fille de Max Blosville peut-elle épouser M. Robert Barsac ? Tout le problème est là.

L'avocat n'avait pas fait un mouvement. Il était livide. Ses yeux restaient comme hypnotisés sur l'enveloppe qu'il n'avait pas ouverte. Il se croyait le jouet d'un songe ou d'une terrible hallucination. Enfin, il murmura :

— La fille de Max Blosville... ?

— Oui, affirma Mme Harlen. Je vois que tout ceci pour vous aujourd'hui tient un peu du roman. Triste roman, n'est-ce pas, bien que banal en soi. Un jeune reporter, beau parleur et joli garçon, rencontre à New-York une jeune compatriote dont il s'éprend... qu'il désire plutôt. Mais, par hasard, cette jeune fille est honnête, sérieuse et naïve. Qu'importe ! On lui jouera la scène du mariage et le tour sera joué. Deux mois après on part, soidisant pour la journée, et l'on ne revient pas. Une simple lettre servira d'adieu définitif.

Me Barsac, la tête entre les mains, semblait incapable, lui, l'as de la dialectique, de défendre sa propre cause.

Mme Harlen le contemplait d'un air de mépris. Elle poursuivit :

— Vous aviez oublié que parfois le destin se venge. Vous n'aviez pas prévu que vingt-trois ans plus tard, il mettrait en présence votre fils et... votre fille, faisant ainsi de ces enfants les victimes innocentes de votre abominable félonie ?

Comme sous la brûlure humiliante d'un coup de cravache, Me Barsac se redressa.

— Robert, n'est pas mon fils, affirma-t-il ; mais celui de Mistress Siegman, Américaine que j'épousai quand il avait six ans. Après mon mariage, je l'adoptai. Je le fis naturaliser et lui donnai mon nom.

— Robert n'est pas votre fils ? murmura Mme Harlen d'une voix sans timbre.

[*Lire la suite page 32*]

Etes-vous déprimée ! Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (pour le Canada seulement)
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... **Prov.**.....

FRANK VILLARD

A COMMENCE SA CARRIERE AU "STALAG"

Deux photos de FRANK VILLARD, dont l'une a été prise dans son atelier de peintre qu'abrite une vieille maison tranquille du quartier Montparnasse.

Il est né un 22 mars, à St-Jean d'Angély, en Charente-Maritime, se destinait à la décoration et fut fait prisonnier en 1940, comme tant de ses camarades. Frank Villard se morfondait dans un « stalag », au-delà du Rhin, quand l'idée lui vint de simuler une maladie nerveuse pour se faire rapatrier... Il y montra assez d'adresse pour faire croire à une épilepsie caractérisée ! — « Les Allemands qui avaient horreur de ce genre de manifestations s'empressèrent de me renvoyer en France. En fait, poursuit Frank Villard, je n'eus pas beaucoup de mérite, car je fus l'un des premiers à user d'un subterfuge qui fut par la suite éventé. Les médecins des « stalags » n'étaient pas non plus la fine fleur de la science allemande »... Quoi qu'il en soit, Frank Villard avait tenu son premier rôle de composition avec succès !

Avant cette aventure, il ne pensait pas du tout à faire une carrière dramatique. Fils d'une famille de médecins et de hauts fonctionnaires, il avait quitté la province pour aller à Paris travailler la décoration. Il peignait déjà avec talent, mais crut plus sage d'abandonner Paris pour Nice où « l'occupant » n'avait pas encore installé ses quartiers. Autour de la « Victorine », on tentait de remettre sur pied une production française. Frank Villard rencontra Viviane Romance, et n'eut pas trop de peine à se laisser convaincre d'embrasser la carrière dramatique.

Il tourna pendant plusieurs années des rôles sans éclat où il s'agissait surtout d'être beau garçon. Frank Villard commençait de composer un personnage qui se développa peu à peu sur un registre assez étendu, allant du séducteur de *Gigi* aux héros équivoques de *Monèges* et du *Garçon sauvage*. Son talent, qu'il fut seul à cultiver, à élargir, lui permet maintenant de tenir avec succès les rôles les plus différents. Il l'a prouvé avec son excellente création du marinier des *Amants de Brasmort* et celle de *La belle image* entre autres...

Cette bifurcation soudaine de vocation artistique n'a pas arraché Frank Villard à sa première passion : la peinture. Il habite avec sa charmante jeune femme une vieille maison tranquille, non loin de Montparnasse. Au bout de l'étroit couloir on découvre l'atelier aux murs d'un vert tendre... Un escalier intérieur grimpe à l'appartement. Il y a des toiles partout, un chevalet dressé au milieu de la pièce avec un tableau inachevé et des tubes de couleurs qu'on n'a pas eu le temps de ranger. Sans doute, la carrière dramatique a-t-elle été préjudiciable à l'oeuvre du peintre. Mais voici de fortes choses : des paysages aux harmonies à la fois sourdes et violentes, de grandes scènes paysannes brossées vivement et dont l'un fait penser par sa rudesse massive aux premiers dessins gouachés de Van Gogh.

« J'ai peint tout cela en Charente ; c'est un pays auquel je suis resté attaché, et qui a beaucoup de mystère... Je vais y repartir pour quelque temps, si je puis prendre des vacances ».

Frank Villard est rentré d'Italie où il a tourné *Wanda la Pécheresse*. Il commence les répétitions de la nouvelle pièce de Bernstein qu'il doit créer aux *Ambassadeurs* avec Danielle Darrieux. Deux acteurs de cinéma seront ainsi les interprètes d'un grand homme de théâtre.

Ses films : *Cartacalla, Feu sacré, La Boite aux rêves, l'Ennemi sans visage, Fausse identité, le Mariage de Ramuntcho, le mystérieux Monsieur Sylvain, Vient de paraître, les Souvenirs ne sont pas à vendre, le Cavalier de Croix-Mort, Fusillé à l'aube, Avalanche, etc...*

DEMETRIUS and the GLADIATORS

DEMETRIUS AND THE GLADIATORS fait suite à *The Robe* dont on se rappelle le retentissant succès. On se souvient que les deux principaux interprètes de ce film : Richard Burton et Jean Simmons, avaient été martyrisés par ordre de l'empereur Caligula (Jay Robinson). Cette fois, la vedette est Demetrius (Victor Mature), un esclave grec jadis affranchi par Marcellus (Richard Burton).

C'est à Demetrius que l'apôtre Pierre (Michael Rennie) remet la précieuse tunique portée par le Christ durant sa Passion. Un peu inquiet, Demetrius s'empresse de la confier à une douce jeune fille dont il connaît la discrétion. Elle se nomme Lucia (Debra Paget) et habite chez un potier aveugle qu'elle seconde de son mieux dans l'exercice de son métier. Lucia aime Demetrius et elle est prête à lui rendre service, même au péril de sa propre vie.

Demetrius est tourné en ridicule par le gladiateur Glycon (William Marshall), véritable colosse, qui se moque de sa foi chrétienne. Il s'ensuit un duel dont Demetrius sort vainqueur bien qu'il ait refusé de porter un coup mortel à son adversaire. Toutes les femmes ont les yeux sur lui, même la belle et toute-puissante Messalina (Susan Hayward), aimée de l'empereur Caligula.

Mais les avances de Messalina ont été vaines. Elle s'en plaint amèrement à sa jeune esclave (Carmen de Lavallade) qui est aussi sa confidente. Quand on pense, lui dit-elle, qu'un vulgaire gladiateur n'a même pas daigné jeter les yeux sur moi, moi Messalina, dont la beauté a pourtant fait tant de conquêtes ! ... Elle veut se venger, et elle sait que la plus sûre manière de blesser Demetrius est de s'attaquer à Lucia ...

Sur l'ordre de Messalina, cinq gladiateurs se sont emparés de Lucia et l'ont laissée plus morte que vive. Dès le lendemain, Demetrius les provoque en combat et les défait, l'un après l'autre. Plus que jamais, il est le héros du jour. L'orgueil lui monte à la tête : il accepte d'aller vivre auprès de Messalina dans la somptueuse villa qu'elle possède au bord de la mer.

C'est là que le chef des apôtres viendra le chercher afin de le ramener à son devoir de chrétien. Demetrius retrouvera alors Lucia et la tunique qu'il lui avait confiée.

Ci-dessus : L'empereur Caligula (JAY ROBINSON) s'entretenant avec Messalina (SUSAN HAYWARD). — Ci-dessous : Demetrius (VICTOR MATURE), l'ancien esclave grec que l'on a vu dans *The Robe*, est devenu l'un des gladiateurs de l'empereur romain.

LES VEDETTES NOUS DISENT . . .

ANNE CRAWFORD :

Rien n'est plus laid en fin de journée qu'un maquillage qui se décompose... Si ce n'est pourtant un « replâtrage » ! Vous savez les lèvres devenues aussi épaisses que celles d'une négresse parce qu'il a fallu dissimuler sous une couche de rouge le maquillage précédent. La poudre par plaques alternées avec le rose, le fond de teint qui masque de petites rides qu'on croyait invisibles... Vous connaissez tout cela car nous n'avons pas toujours le temps, avant de nous rendre à un cocktail ou à un dîner, de rentrer chez nous, nous démaquiller et nous remaquiller... ce qui serait vraiment l'idéal ! Alors, pour éviter tous ces désagréments, faites comme moi : une fois maquillée et poudrée — mais avant de mettre votre rimmel — passez un morceau de glace sur votre visage. A défaut de glace, aspergez-le d'eau froide. Puis séchez votre maquillage sans frotter par l'application d'une serviette à maquillage sur la figure. Si étonnant que cela puisse paraître, il tiendra toute la journée sans « tourner ».

MICHELE MORGAN :

Vous croyez peut-être que toute l'expression d'une personne — et surtout d'une femme — se trouve dans son visage, dans ses yeux, dans son sourire. Alors que les mains ont aussi leur rôle primordial à jouer. La forme de vos mains révèlent votre tempérament. Il y a des mains idéalistes qui sont longues et fines, des mains courtes et carrées qui sont celles des réalistes. Et des distinctions à l'infini. On peut aussi juger du comportement des mains, du dessin animé qu'elles forment dans l'air (avec plus ou moins de discrétion) pour accompagner les paroles. Et cela dépend de votre humeur, de votre caractère... Mais ce qui relève entièrement de vous, c'est le soin avec lequel vous les traitez. La délicatesse ne supporte pas une teinture vive sur des ongles mal soignés. Vous vous révélerez aussi par la façon dont vous arrondissez les ongles, par la longueur que vous leur laissez. Votre main doit être douce comme un visage, belle, autant que possible, discrète et soignée. C'est un signe de distinction qui ne trompe pas.

DANIELE DELORME :

Gigi ou *Miquette*, j'ai dû avoir une taille fine, fine... et me voici à la mode ! Voici ce que j'ai fait pour avoir cette taille de « guêpe » : J'ai appris à tenir mon corps. Les belles dames de 1900 ne s'affalaient pas dans un fauteuil, ne s'écroulaient pas sur un divan. Sans être aussi rigide qu'elles, j'ai appris à me tenir droite ; ceci n'est qu'une question de volonté. La respiration aussi joue un grand rôle. Aspirez lentement devant une fenêtre ouverte et expirez très vite, à la manière des sportifs. Vos poumons ainsi nettoyés et vidés se rempliront normalement et automatiquement. Une excellente chose c'est pendant ces exercices de respiration, de s'envoyer de très légers coups de poings sur les épaules, le buste et les côtes. Cela aidera votre buste à se développer, or... vous n'aurez une taille fine que si votre poitrine est normalement développée. Enfin les exercices de gymnastique (flexion en avant et torsion du tronc) rituels, mais bienfaisants finiront d'affiner votre taille.

Ci-contre et de haut en bas : ANNE CRAWFORD, une actrice anglaise, qui a joué dans le film historique : *Knights of the Round Table*. — CARA WILLIAMS, la jolie vedette de *Great Diamond Robbery*.

Un couple de danseurs

MARGE et GOWER CHAMPION

On a vu ces jeunes danseurs enthousiastes et remarquablement doués dans l'opérette filmée, *Show Boat* et dans la comédie musicale, *Lovely to Look At*. Dans les deux cas, les vedettes étaient Kathryn Grayson et Howard Keel.

Marge et Gower Champion ont appris à danser dès leur enfance. Née à Los Angeles, Marge est fille d'Ernest Belcher, maître de ballet réputé. La famille Gower, originaire de l'Illinois, vint se fixer à Los Angeles quand le petit garçon n'avait que deux ans. Les enfants se rencontrèrent à une école de danse et devinrent une paire d'amis.

Des études plus sérieuses ne tardèrent pas à les séparer. Puis, chacun de leur côté ils exercèrent leur métier de danseurs dans divers hôtels réputés de New-York et de Chicago, dans les cabarets et les clubs de nuit. Gower Champion avait alors comme partenaire Jeanne Tyler. Il renonça bientôt à la danse pour s'enrôler dans l'armée américaine et prendre part à la deuxième guerre mondiale. Après sa démobilisation, il retourne en Californie pour apprendre que Jeanne Tyler est maintenant mariée et mère de deux enfants. Un peu désemparé par cette nouvelle, Gower accepte un petit rôle de danseur dans le film, *Till the Clouds Roll By*.

Pendant ce temps, Marge est à New-York jouant dans *Dark of the Moon*. Une lettre de son père lui apprend que son ami Gower, toujours célibataire et actuellement sans partenaire, est revenu à Los Angeles. Sans hésiter, la jeune fille écrit à son ami d'enfance. Gower lui répond qu'il compte se rendre bientôt à New-York et qu'il ne manquera pas d'aller la voir. Il donne suite à son projet, et affirme à Marge : — Si vous avez toujours l'intention de danser, il vaut mieux que ce soit avec moi. Et voilà comment les partenaires de danse ne tardèrent pas à devenir partenaires pour le grand voyage de la vie.

Il est intéressant pour nous de savoir que leur premier engagement, après la célébration de leur mariage, fut conclu avec l'Hôtel Mont-Royal de Montréal où ils remportèrent un très vif succès.

Marge et Gower Champion sont maintenant attachés aux studios Metro-Goldwyn-Mayer, et il semble qu'une brillante carrière leur soit promise. Le jeune ménage débuta à Hollywood dans *Mr. Music*, aux côtés de Bing Crosby. Les plus récents films de Marge et de Gower Champion sont : *Everything I Have is Yours* et *Give a Girl a Break*.

Une danse en costumes d'époque, exécutée par le couple de danseurs connus comme *The Champs*.

A Paris avec Martine Carol

par PAUL GUTH

De la terrasse qui domine un immeuble, MARTINE CAROL contemple l'animation de la rue.

La célèbre vedette espère-t-elle découvrir dans le ciel les signes de son destin ?

L'artiste pense au prochain voyage qu'elle doit faire. Achètera-t-elle cette valise aux formes classiques ? Ou encore ce sac de voyage simple et souple ? Les boutiques du faubourg Saint-Honoré font rêver les élégantes du monde entier.

Le Faubourg Saint-Honoré garde toujours pour moi quelque chose du gâteau du même nom. Dans mon enfance, à Villeneuve-sur-Lot, quand j'entendais parler de lui, je me disais : « C'est là qu'on fabrique les gâteaux ».

Cette industrie avait pris tant d'extension qu'elle avait dû déborder hors du centre de Paris jusque dans un faubourg. Dans les avenues immenses, bordées de platanes, on confectionnait des saint-honorés. On les exposait en vitrines sur des kilomètres, avec leurs entassements de choux glacés, leurs fleuves de sirop, leur matelas de fruits confits. Des monceaux de diadèmes de sucre, bardés de pistaches et d'abricots, qui attendaient leur sacre perpétuel.

Quand j'ai vu le Faubourg Saint-Honoré j'ai dû reconnaître qu'il n'en était rien. Mais chaque fois que j'y décèle le moindre pâtissier je m'écrie : « Je savais bien que je n'avais pas tort ! » Et je reconstitue ma vision ancienne.

Le Faubourg Saint-Honoré est une guirlande qui ondule mollement. Cette légère sinuosité, pareille à la boiterie de Mlle de La Vallière, témoigne de la nonchalance avec laquelle ce quartier reçoit et maintient sa gloire.

Cette rue n'est pas plus longue que la moyenne. La rue de Vaugirard, la rue de Rivoli la dépassent autant par les dimensions que l'Amazone ou le Mississippi peuvent écraser la Seine. Mais le Faubourg Saint-Honoré donne une impression d'ampleur comme certaines femmes, de taille exiguë, parviennent à force d'ingéniosité à faire croire à des jambes interminables, et à un jet de silhouette élancé.

Le Faubourg Saint-Honoré, capitale dans la capitale, fleur de la fleur. La rue des « frivolités » affaires d'Etat de Paris.

Mais cette rue est beaucoup trop intelligente et beaucoup trop féminine pour se vouer en bloc à la grâce, comme d'autres se vouent au bleu. Il y a une foule de Faubourgs Saint-Honoré. Et je m'obstine à les féminiser tant cette rue est l'essence d'Eve, tant elle se nourrit de ses changements et de ses irisations de serpent.

De la Place des Ternes à l'avenue Hoche, elle s'interroge sur sa vocation. Le poids de la salle Pleyel, ce mammouth asthmatique, l'oppresse et la fait douter d'elle. Sera-t-elle lourde, elle aussi ? Son destin sera-t-il dans la pesanteur ?

De l'avenue Hoche au boulevard Haussmann elle continue à balancer. L'ancien hôpital Beaujon lui donnera-t-il un coup de pouce vers une carrière genre soeur de Charité ? Elle pourrait devenir une espèce de rue de Sèvres, pavoisée de cornettes, parcourue d'une odeur d'encens et de produits pharmaceutiques.

Le confluent avec le puissant boulevard Haussmann lui donne sa fièvre du commerce. Elle se croit destinée au négoce. Elle lorgne du côté de l'alimentation. Les boucheries ne lui font pas peur. Elle étale des boeufs et les ceinture de lauriers.

L'église Saint-Philippe-du-Roule lui fait faire son examen de conscience. Puis, elle s'engage nettement dans le commerce des tableaux et des produits de beauté. Les décorateurs et les antiquaires commencent à la charmer. Elle apprend les chiffonnements de bijoux qui semblent formés d'algues ou de brins d'herbes. Elle ramasse des coquilles Saint-Jacques et des cailloux de cantonniers pour en tresser des colliers. Avec des chaises de jardins et des paniers à faire couver les poules, elle fabrique des ameublements d'un raffinement byzantin.

La jonction avec la Place Beauvau et le ministère de l'Intérieur, puis le Palais de l'Elysée lui confèrent le sens des responsabilités. La vue des gardes républicains qui martèlent le sol, l'arme sur l'épaule, la présence du Chef de l'Etat la pénètrent de sa mission nationale.

Elle devient intense et scintillante. Elle accumule les expositions de peinture, les soins du visage, les meubles anciens, les livres, la maroquinerie. Elle parade pour des mises en scène sur les fables de La Fontaine, sur la mer et les pays tropicaux. Elle compose des féeries et des ballets avec des sacs de dames, des chaussures, des écharpes, des gants. Elle tire des feux d'artifice avec des cravates et fait germer des bouquets de soutien-gorge.

Tout lui est prétexte à machination. Si on regarde les étages supérieurs de ses maisons on découvre des balcons et des soupentes du temps de Manon Lescaut, des lèpres de façades qui ont pleuré sur des Grieux. Au rez-de-chaussée les devantures se fardent et étincellent dans l'actualité à la fois la plus frénétique et la plus décalée...

Voici l'automne

Conseils de rentrée,

par CLAUDE BORELLI

Retour de vacances, impressions de rentrée des classes... Joie de retrouver les amis, de voir des producteurs, de tourner..

S'acheter des bas dont on a perdu l'habitude pendant les vacances. Se réhabituer à mettre des souliers, de vrais souliers.

Ne pas enlever son hâle avec un gant de crin barbare en prenant son bain.

Acheter des produits de maquillage différents, un fond de teint plus foncé pour avoir l'air encore bronzé.

Faire un petit tour chez la couturière ou chez le couturier, ce qui est encore mieux !

Ranger l'appartement, sortir les vêtements de leurs housses.

Enfin — et surtout — ne pas faire raser son caniche, afin de lui laisser ses poils longs pour l'hiver.

C'est tout !

•

Charme du feu de bois,

par ANDREE CLEMENT

Aucun foyer, aucune source de chaleur n'a pour moi les vertus d'un feu de bois, cette chose vivante, pétillante, palpitante, qui peuple une solitude et poétise l'hiver. On n'en fait plus guère, à présent : tant d'immeubles modernes ne possèdent même plus les cheminées citadines, au revêtement de faux-marbre, et qui parfois tirent si mal.

Mais si vous avez la chance de posséder une cheminée, une « vraie », de préférence, une de ces cheminées de campagne au vaste manteau accueillant, ne la déshonorez pas d'une grille de charbon qui brûle sans vivre et sent mauvais. Faites-y un grand feu de bois. Voici comment il faut s'y prendre : balayez d'abord le foyer pour en ôter toute la cendre. Puis placez du papier froissé, des copeaux ou des allume-feu imprégnés de résine ; point trop n'en faut. Là-dessus, trois bûches, l'une contre l'autre : deux dessous, une dessus. Enflammez le papier et les copeaux et mettez le pare-feu ou écran en place. En quelques secondes, vous entendrez ronfler le feu. Attendez que s'apaise cet ouragan avant de déplacer l'écran. A ce moment seulement, les bûches auront commencé à flamber ; vous pourrez les aider un peu du soufflet, et il ne vous restera plus ensuite qu'à entretenir la flamme, jamais lasse de danser, de courir, de bondir et de rebondir et de lancer de grandes ombres folles sur les murs et le plafond.

•

Pas de rhume pour les demoiselles,

par RENEE COSIMA

Ce sera bientôt novembre, et les rhumes de cerveau. Vous savez que rien n'enlaidit autant que d'avoir le nez rouge, le visage gonflé et les yeux bouffis... Aussi prenez vos précautions. Et soignez-vous dès le début du malaise. Si vous sentez que vous venez de prendre froid, que vous êtes restée un peu trop sous la pluie, changez-vous immédiatement, frictionnez-vous la tête, et pour plus de précaution, mettez-vous des gouttes dans le nez. Préférez les produits à base d'huiles balsamiques qui ont un puissant effet calmant. Avalez une tasse de thé bouillant additionné de deux cuillerées de rhum et sucré au miel. Si vous vous sentez un peu enrouée, badigeonnez-vous immédiatement. Ce sont des précautions, qui sont absolument nécessaires. Si vous n'avez pu éviter le rhume, il faut vous soignez énergiquement. Mais se soigner énergiquement ne veut pas dire forcer toutes les doses. Il faut savoir se mesurer. Ne pas avaler quatre cachets le soir au lieu de deux, sous prétexte que l'on a oublié d'en prendre le matin. Cela ne vous ferait aucun bien et risquerait de vous détraquer l'estomac. N'hésitez pas à vous arrêter quelques jours, et à garder la chambre. Il vaut mieux prendre cette mesure énergique, plutôt que de traîner un mauvais rhume qui vous mettrait de mauvaise humeur et vous affaiblirait. Enfin, buvez des grogs, mais n'en abusez pas...

JUDY GARLAND, qui revient au cinéma avec *A Star Is Born*, est ici photographiée avec sa mignonne petite LISA.

MONIQUE, FEMME D'AFFAIRES [*Suite de la page 25*]

Et, à son tour, elle mesura toute l'étendue du mal que, inconsciemment, elle avait causé, en révélant à sa fille le secret de sa naissance. Robert n'était pas le frère de Monique ! Cette nouvelle épreuve faillit encore triompher des nerfs trop tendus de la malheureuse mère.

Cependant, Me Barsac faisait, lui aussi, un retour en arrière. Cette période de sa vie l'avait poursuivi longtemps et, à cette heure, il cherchait à retrouver sur le visage de Mme Harlen, les traits de la jeune fille dont, à New-York, il avait fait sa proie. Mais tout cela était si loin que, de prime abord, son nom ne lui avait rien rappelé.

Monique était sa fille ! Et pour elle, celui qui n'était que son enfant d'adoption, mais qu'il aimait comme son propre fils, avait voulu se tuer, et peut-être allait-il mourir. Quelle revanche de la vie ! Et combien elle a parfois d'insondables remous !

En cette minute, le lutteur n'était plus qu'une épave. Il se laissa glisser aux genoux de Mme Harlen et, portant à ses lèvres sa main glacée, il se fit suppliant :

— Marthe, au nom de ces petits qui ne sont pas cause, pardonnez-moi. Je fus un lâche, un misérable ; mais j'ignorais que vous attendiez un enfant. Sans doute, le sachant, n'aurais-je pas agi aussi légèrement. J'ai perdu la tête. Mon père, qui avait de graves ennuis, me rappelait en France. Je n'eus pas le courage de lui avouer ce que j'avais fait. Je pensai que vous étiez jeune et que, m'ayant oublié, vous pourriez refaire votre vie.

— Et surtout, répliqua Mme Harlen, vous pensiez très justement que j'étais trop fière pour vous faire rechercher ?

Me Barsac courba la tête et ne répondit pas. Une question le tenaillait qu'il n'osait formuler. Il s'y décida néanmoins.

— Et votre... notre fille, que sait-elle de tout ceci ?

— Jusqu'à avant-hier, elle vous croyait mort avant sa naissance. Or, quand incidemment elle m'eut révélé que Me Edmond Barsac, père de celui qu'elle aimait et projetait d'épouser, avait fait autrefois du journalisme sous le pseudonyme de Max Blosville, vous concevez mon effroi. Je m'évanouis et, quand je fus mieux, il me fallut bien justifier l'impossibilité d'une telle union, sous peine de perdre à tout jamais la confiance de ma fille. Ce fut une minute effroyable et, à l'heure où je vous parle, je tremble, moi aussi, que, poussée par le désespoir, elle n'attente à ses jours.

— C'est une situation intolérable ! murmura l'avocat. Sans plus tarder, il faut la prévenir, la rassurer... et aussi l'amener au chevet de Robert qui, dans son délire, ne cesse de l'appeler. Pauvres enfants !

Me Barsac ne pouvait retenir ses sanglots. Etait-il possible que ce crime de sa jeunesse eût sur des innocents des rejaillissements aussi monstrueux ?

Mme Harlen se remit la première. Avant toute chose, elle devait oublier son propre ressentiment pour n'envisager que le bonheur de sa fille, et celui de ce jeune homme, pour lequel un mot d'espoir serait peut-être le salut. Aussi, posant sa main sur l'épaule de Me Barsac, elle trouva les mots qu'il fallait dire.

— Max, dit-elle, le passé est le passé, et nous ne devons pas y revenir. J'ai dit à notre fille qu'un motif impérieux vous avait éloigné de moi et que vous ignoriez son existence. Je n'ai donc pas menti. Si, comme je le souhaite de tout mon coeur, votre fils survit à sa blessure, nous marierons ces deux enfants, et Me Barsac aura désormais à tâche de réparer la faute de Max Blosville. J'avais moi-même tiré le rideau sur ce triste passé, et il a fallu la soudaine révélation de Monique pour le faire revivre cruellement. Aussi l'avenir seul dictera nos actes et aussi nos sentiments. Partez maintenant. Il est préférable que Monique ne vous trouve pas ici. Dès ce soir, je la conduirai moi-même près de votre fils. Allez, Max, et espérons...

EPILOGUE

"Clémence, quelle heure est-il ?

La vieille gouvernante se détourna vers le lit où Robert Barsac était étendu, et sourit malicieusement.

— Il y a dix minutes que je vous ai dit qu'il était quatre heures. Alors ça fait quatre heures dix, je pense...

Robert ne répondit pas. Elle ajouta :

— Ne vous agitez donc pas comme ça. Vous allez vous redonner de la fièvre, et on sera obligé de vous reconduire à la clinique.

— Ça va, ça va !... Tous est préparé ?... Les gâteaux que je t'ai dit... tu les as ?

— Mais oui, et Mlle Monique va faire le thé elle-même. Elle aime mieux ça... Ah ! monsieur Robert, la gentille petite femme que vous aurez là ! Ma parole, je me sens toute ragaillardie, depuis qu'on vous a ramené ici, et que je peux vous soigner comme quand vous étiez petit. J'ai idée que votre père est tout changé, lui aussi... Ah ! dame, c'est qu'on a eu peur !

Robert sourit à la vieille servante dévouée. Il la regardait aller et venir dans la chambre, se hâtant de mettre tout en ordre pour la visite journalière de Monique Harlen.

Un mois s'était écoulé depuis le jour où, dans un accès de désespoir, Bob avait voulu se tuer. Pendant une semaine entière, il était resté entre la vie et la mort. Depuis deux jours seulement, le chirurgien qui le soignait, avait autorisé qu'on le transportât rue d'Anjou et, bien que par prudence il dût encore garder le lit, son état n'inspirait plus aucune inquiétude.

— On a sonné, dit-il. C'est elle.

Clémence alla ouvrir et, quelques secondes plus tard, Monique, les bras chargés de fleurs, entrait dans la chambre, et s'approchait du convalescent.

— Bonjour, chéri. Comment êtes-vous ce soir ?

— Maintenant, très bien... puisque tu es là.

Posant ses fleurs sur le lit, elle noua ses bras autour du cou de Robert et, longuement, prit ses lèvres. Puis, d'un geste maternel, elle lui tâta le poignet.

— Mais... vous avez de la fièvre ?

— Sotte !... C'est toi qui me la donnes. Quand tu n'es pas là, je t'attends, et quand tu es là, je voudrais t'avoir autrement... J'ai tellement hâte de ne plus être impotent... Tu as vu papa ?

— Oui. C'est lui qui m'a amenée. En ce moment, il est occupé avec un client. Il doit aller chercher maman, puisque, paraît-il, nous dînons ici. Pauvre papa ! Il est, comme nous, un peu éberlué par cette situation nouvelle. Une fille qui vous tombe du ciel, tout de go, il y a de quoi retourner quelqu'un, comme dirait Clémence.

Tout en parlant, Monique avait retiré son manteau et laissait voir une robe d'albène d'un bleu très tendre. D'un mouvement très féminin, elle se campa devant la glace et remit un peu d'ordre dans sa coiffure. Bob la dévorait des yeux.

— Vous savez, dit-elle, maman a rencontré hier le docteur Bricault, qui lui a affirmé que dans quinze jours, au plus tard, vous seriez complètement rétabli. Il a même ajouté que vous l'aviez échappé belle. « Jamais, a-t-il dit, je n'aurais cru le sauver ».

— Il se vante le docteur ! Ce n'est pas lui qui m'a tiré de là, c'est toi, chérie. Quand je t'ai vue près de mon lit, et qu'à l'oreille tu m'eus dit que ce n'était qu'un mauvais rêve, et que tu serais mienne pour toujours, je ne sais comment t'expliquer cela, mais j'ai eu la sensation que la vie rentrait en moi. La volonté s'en est mêlée et, comme je suis très têtu, j'ai réussi où la science du chirurgien eût été impuissante. C'est égal, je trouve le temps bien long... Encore un mois avant que tu sois ma femme... ma femme bien à moi !... Heureusement que d'ici là... !

Monique le fit taire avec un baiser.

— Chut ! soyez sérieux, monsieur, où je m'en vais immédiatement. Et d'abord, j'ai faim. Je vais préparer le thé... Cela fait plaisir à Clémence... et j'apporterai en même temps le café au lait du malade.

— Un instant... Viens près de moi, veux-tu ? J'ai quelque chose à te confier... une idée qui m'est venue.

Docile, Monique revint près du lit. Robert allongea le bras, l'attira et, à l'oreille, lui murmura :

— J'ai l'impression que lorsque nous reviendrons de notre voyage de noces, nous serons conviés à un autre mariage... Non, pas Malleterre... Lui, c'est dans quatre mois seulement... Tu ne devines pas ?

Monique sourit, laissa Bob poser ses lèvres sur les siennes ; et quand, au bout d'un long moment, elle put répondre, elle dit :

— Mon père et ma mère ?... Oui, je le crois aussi... et cela me rendrait bien heureuse. Lors de certaine visite de Me Robert Barsac à l'usine Lehardi, qui de nous deux aurait prévu pareil dénouement ?

— C'est le jeu du destin, chérie, et nous n'avons été, nous, que ses instrumentse dociles... et reconnaissants.

ANNIE-PIERRE HOT.

LE MARCHAND DE VENISE

[*Suite de la page* 11]

Michel Simon interprète cette fois Shylock. L'intérêt qu'il portait au personnage, la passion et la conscience qu'il a de son métier, son magnifique talent sont autant de garanties de l'admirable création qu'on est en droit d'attendre de lui. Tant de personnages qu'il a pu animer, il en est peu dont la complexité soit aussi grande ; et c'est là que s'exprime le génie de Shakespeare. Andrée Debar est Portia, la jeune fille noble dont la ruse et l'intelligence sauveront l'ami à qui elle doit le bonheur. Le grand acteur italien, Massimo Serrato, incarne le marchand Antonio.

Citons encore Armando Francioli, le fiancé, Liliane Telini, la fille de Shylock, et Olga Solbelli . . .

Tourné en deux versions, dans le décor même du drame, animé par l'acteur qui pouvait le mieux incarner cette figure classique, *Le Marchand de Venise* marque une nouvelle réussite de la coproduction franco-italienne.

"Blue Horizon" est le titre de l'adaptation cinématographique de *"Sacayawea of the Shoshone"*, un roman écrit par Della Gould Emmons, historienne de la Bibliothèque Nationale de Washington. Leslie Caron interprète le rôle de la petite Indienne qui aida l'expédition Lewis et Clark à atteindre la côte du Pacifique.

LEQUEL PRÉFÉREZ-VOUS ?...

Bien entendu, vous les aimez tous les trois, mais il se peut que vous ayez vos raisons pour ne vous abonner qu'à un seul. Du reste la chose est possible comme l'indique le tableau des tarifs ci-dessous. Toutefois, avant de décider, songez que vous économisez toujours en vous abonnant aux trois du même coup.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ..	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).
IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

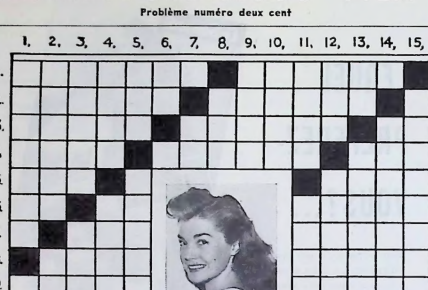
Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

LES MOTS CROISES DU "FILM"

Problème numéro deux cent



HORIZONTALEMENT

1—Etre digne de. — Prénom de notre vedette.
2—Qui rendent service. — Personne à qui est confiée la tutelle d'enfants mineurs.
3—Unité monétaire italienne (pl.). — Bandit qui court les mers pour voler. — De l'alphabet grec.
4—Dieu de la mythologie grecque. — Etre vivant représentant le passage le plus simple entre les végétaux et les animaux. — Partie rétrécie d'une bouteille.
5—Qui sont à toi. — Premier roi des Israélites.
6—Ile de l'Atlantique. — A lui. — Jour de la semaine.
7—Ancienne capitale du Béarn. — Ville de Portugal (Alemtejo).
8—Filet pour prendre les oiseaux. — Animal considéré comme l'ancêtre de la race, chez les sauvages.
9—Second fils de Priam et d'Hécube. — Pilastres carrés placés de chaque côté des jambages des portes.
10—Immobile, sans expression. — Prénom d'une femme célèbre pour sa beauté.
11—Espèce de tonneau. — *Chose* en latin.
12—Seule. — Accueillir. — Particule du dialecte provençal.
13—Préfixe. — Sujette à être malade. — Animal contractile.
14—Qui calme les douleurs. — Ragoût.
15—Calme, tranquillité. — Ville d'Italie, capitale de la Lombardie.

VERTICALEMENT

1—Né d'un nègre et d'une blanche. — Nourriture des animaux en général.
2—Allongée. — Etoffe de laine croisée, dont le poil est tiré au-dehors et frisé.
3—Marquent des sentiments de gaieté. — Os long et grêle, placé à la partie externe de la jambe. — Pronom des deux genres.
4—Se trouvent au milieu des eaux. — Qui a le brillant du satin. — Grande étendue d'eau.
5—Qui sont à toi. — Augmentation de prix. — Grand bassin naturel ayant issue libre vers la mer.
6—En les. — Mouvement brusque avec effort.
7—L'Eridan des Anciens. — Apprêt gommé qui rend les étoffes plus fermes et plus lustrées.
8—Pièce de bois pour soutenir les tonneaux. — Loi, ordonnance.
9—Rivière de France. — Prompte à s'emporter.
10—Etoile de cinéma. — En forme d'oeuf.
11—Crâne. — Petit domaine rural.
12—Terme dont se servent les charretiers pour faire avancer les chevaux. — Réprimander fortement. — D'un verbe gai.
13—Première conjugaison. — Enseignes des bureaux de tabac. — Espace de terre resserré entre deux coteaux.
14—Couvertes d'une légère couche d'amidon. — Montagne de l'ancienne Grèce.
15—Nom de notre vedette. — Tableau sur lequel on projette des vues animées.

OPINIONS D'ARTISTES

[*Suite de la page 4*]

bruit et de rassembler ses pensées parfois trop éparses, afin de mieux savoir où elles nous mènent... Bâtissons-nous un ermitage sans cloche à la porte, sans radio, sans télévision, sans journaux... baignons-nous dans les ondes du calme... le résultat pourrait bien être un rajeunissement de l'âme et du corps.

Edmund Purdom, le beau prince Carl de « The Student Prince », me disait ces jours derniers : « un acteur n'a qu'à se montrer reconnaissant de l'attention qu'on veut bien lui porter. Pour ma part, je le suis. Il en est qui désirent le succès pour l'or qu'il apporte, d'autres pour voir leur nom briller sous les feux des affiches électriques ; les autres afin d'avoir la satisfaction d'atteindre leur but. Je crois qu'une des plus belles gratifications de la renommée apportée par le succès c'est l'éloignement de la solitude. L'acteur est un être entouré, il ne saurait s'ennuyer, il est toujours occupé. Et s'il aime l'humanité, le monde, les gens qu'il fréquente, il peut se créer plus d'amis que la majorité des gens, parce qu'il est naturellement recherché.

Pour nos plus jeunes lectrices

No 4819 — L'écolière sera tout à son aise dans ce pratique Jumper et Jaquette d'une pièce pour tailles 7 à 14. Métrage requis pour grandeur 10, Jumper : 2½ v. en 35″ ou 36″, 2⅛ v. en 44″ ou 45″, 1⅝ v. en 54″. Jaquette : 2½ v. en 35″ ou 36″, 1⅞ v. en 44″ ou 45″, 1⅜ v. en 54″. Prix 35¢

No 4820 — Ce manteau ample confère une note de distinction pour tailles 7 à 14. Métrage requis pour grandeur 12 : 4¼ v. en 35″ ou 36″, 2¾ v. en 54″. Prix 35¢

No 4825 — Très seyant ce modèle deux-pièces pour nos juvéniles, tailles 7 à 14. Métrage requis pour grandeur 8 : 3⅛ v. 35″ ou 36″, 2½ v. en 44″ ou 45″, 2 v. en 54″. Prix 35¢

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns Co., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York, N.Y., U.S.A.

Une "Mol" pour moi!

Quatre mots... quatre mots qui renferment la promesse d'un moment de détente agréable entre tous.

L'équilibre parfait! A la riche saveur du malt, il faut savoir ajouter juste le piquant qu'il faut — la quantité exacte de houblon. Dans la Molson, le mélange est parfait ... et c'est pourquoi, au Canada, la grande majorité des amateurs de bière disent: "Une 'Mol' pour moi!".

Toujours en tête — depuis 1786! Versez-vous un grand verre de Molson... et buvez à petites gorgées pour bien en déguster toute la saveur. Vous en conviendrez vite: la Molson est vraiment la plus savoureuse de toutes les bières.

Mols

M J J ASSELIN
6723 ST DENIS
VILLE

AV56-R-47847